
LANCELOT CHARLES LEE

Lancelot Chi: Lee
à Verdun
1807.

2 Vols

Date Due

ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

PAYSAGES ET TABLEAUX DE GENRE.

ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

RECUEIL de Gravures au trait, contenant la collection complète des peintures et sculptures du Musée Napoléon; les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté le prix aux concours publics; les productions des Artistes en tous genres, qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloges; édifices publics, etc.

Rédigé par C. P. LANDON, Peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; membre de l'Athénée des Arts; de la Société Philotechnique; de celle libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris; Associé-Correspondant de la Société d'émulation d'Alençon, de celle d'Anvers, etc.

PAYSAGES ET TABLEAUX DE GENRE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, Peintre, quai Bonaparte, n.° 1, au coin de la rue du Bacq.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIV — 1805.

AUX MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION D'ANVERS.

Messieurs et chers Collégues,

Ce recueil, que je prends la liberté de vous dédier, renferme les Paysages et les Tableaux de genre du Musée Napoléon; c'est-à-dire, l'élite des chef d'œuvres de l école flamande. Un grand nombre des maîtres de cette école séduisante et toujours plus recherchée ont reçu le jour dans vos murs. Vous ne verrez donc, dans l'hommage de mon faible travail, qu'un tribut légitime. Daignez, Messieurs et chers Collégues, l'accueillir avec indulgence, et agréer les sentimens de respect et d'attachement, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Messieurs et chers Collégues,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LANDON,

Peintre, Membre de la Société d'Emulation d'Anvers, etc.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Des paysages et des tableaux de scènes domestiques ne sont guères susceptibles d'être gravés au trait. On sait que les productions de ce genre tirent le plus souvent leur principal mérite de la vérité du coloris, de l'effet du clair-obscur, et de la grâce du pinceau; et que le simple trait, si favorable aux compositions d'un style élevé et d'un dessin idéal, est insuffisant pour relever des pensées familières ou des formes prises dans la simple nature.

J'ai donc cru faire une chose utile aux artistes et aux amateurs, en composant un recueil particulier des Paysages et des Tableaux de genre du Musée Napoléon, ombrés d'une manière pittoresque; et devoir suivre, dans sa publication, le plan que je me suis prescrit pour les Annales du Musée; c'est-à-dire, adopter le même format, le même mode pour l'explication des sujets, et varier ceux-ci par un choix de productions modernes, du même genre, présentées par leurs auteurs aux expositions publiques. J'ai mis tous mes soins à la confection de ce recueil. La gravure des planches, d'un travail facile, mais encore peu usité dans ces sortes de collections, s'est visiblement améliorée pendant le cours de l'exécution; il ne laissera, j'espère, dans la suite, presque rien à desirer.

TABLE

Des Planches contenues dans le premier volume.

Tableaux anciens.

Fin de la Table du premier Volume.



Conning pinx^t. *Devilliers l'aîné S.*

Planche première.— Portrait en pied de Charles premier, roi d'Angleterre. Tableau de la galerie du Musée ; par N. Coning.

Charles premier est représenté debout, et vêtu d'un manteau de velours noir : il porte la main gauche à la garde de son épée. Près de lui, sur une table couverte d'un tapis vert à franges, on voit sa couronne, son sceptre, et un globe surmonté d'une croix. Les lettres initiales C. R. sont inscrites sur le tapis. Le fond représente un intérieur d'appartement, et n'offre aucune espèce de décoration.

Ce tableau n'a qu'un pied de haut sur neuf pouces de large. Il est d'un pinceau soigné, d'un dessin assez correct, et d'une couleur vraie. Il vient de la collection du stathouder.

Les auteurs qui ont écrit sur la vie et les ouvrages des artistes, ne font aucune mention de l'auteur de ce portrait. On ne peut le confondre avec David Coning, peintre de *nature morte*, ni avec Salomon Coning, dont le Musée possède deux tableaux. La manière de ce dernier maître n'a aucun rapport avec celle dont le portrait de Charles premier est exécuté.

Planche deuxième.— Paysage orné de fabriques. Tableau de la galerie du Musée; par A. Van-den-Velde.

Ce tableau n'a que huit pouces de haut sur onze pouces de large, mais il n'en est pas moins intéressant par la finesse de la touche, la délicatesse du coloris, et la belle dégradation de la lumière. Le soleil vient de descendre sous l'horizon. Un villageois reconduit ses bestiaux à l'étable. Plus loin est une femme tenant un panier à son bras, et devant laquelle marchent aussi plusieurs animaux. Dans le fond, on aperçoit une hôtellerie et des paysans. Trois chevaux, attelés à un chariot couvert, montent un chemin étroit et s'avancent vers l'hôtellerie. Le lointain représente une plaine bornée par des montagnes.

Adrien Van-den-Velde naquit en 1639; il montra, dès son enfance, un penchant décidé pour la peinture, et ses parens lui permirent de cultiver cet art. Il entra dans l'école de Wynants, paysagiste distingué. Ce peintre se plut à encourager un élève qui montrait de rares dispositions. Il lui recommanda surtout d'imiter la nature, et Van-den-Velde devint bientôt lui-même un maître habile.

Il ne borna point son talent aux petits tableaux. Il entreprit de peindre l'histoire en grand, et quelques-unes de ses compositions prouvèrent qu'il n'y aurait pas moins réussi que dans le paysage, si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux arts et à la société dont ses qualités aimables le faisaient chérir. Il mourut, en 1672, âgé seulement de 33 ans.



A. Vanden-Velde pinx^t. — *Devilliers j^e. Sc.*



Vander-Meulen pinx.

Devilliers ainé et J.e Sc.

Planche troisième.— Halte de cavaliers. Tableau de la galerie du Musée ; par A. L. Vander-Meulen.

L'hôte apporte des rafraîchissemens à l'un de ces cavaliers qui est près de la porte de l'auberge. Quelques autres semblent s'entretenir ensemble. Ceux que l'on voit sur le premier plan se remettent en route, et des mendians leur demandent l'aumône, tandis qu'un paysan assis fume tranquillement sa pipe, en les regardant passer. Dans le fond est une ferme, sur une hauteur.

Quoique ce joli tableau n'ait que sept pouces de haut, sur neuf pouces et demi de large, les objets y sont nettement rendus et touchés avec finesse. La couleur en est franche, et toutes ces petites figures d'hommes et de chevaux sont pleines de mouvement.

Vander-Meulen naquit à Bruxelles, en 1634. Ses parens vivaient dans l'aisance, et lui permirent de se livrer au penchant qui l'entraînait vers la peinture. Il fut d'abord élève de Pierre Sneyers, peintre de batailles, et fit de rapides progrès. Quelques-uns de ses tableaux furent portés en France; ils plurent à Colbert qui, par des offres brillantes, détermina Vander-Meulen à venir à Paris.

Ce peintre eut bientôt l'occasion de signaler ses talens. Il suivit Louis XIV dans sa brillante campagne de Hollande, et dessinait, sur les lieux mêmes, les marches, les campemens, les batailles, les siéges, etc. Il avait toutes les facilités pour ce travail, et recevait fréquemment les ordres du roi sur les tableaux

qu'il devait exécuter. Après des études si exactes, ce qu'il produisit fut généralement admiré.

Le célèbre le Brun se lia d'une amitié sincère avec Vander-Meulen, et, quand celui-ci eut perdu sa femme, il lui donna sa nièce en mariage. La fortune et la considération dont jouissait l'artiste flamand ne le mirent point à l'abri de divers chagrins domestiques qui hâtèrent la fin de sa carrière. Il mourut à Paris, en 1690, à l'âge de 56 ans.

Quoique Vander-Meulen n'ait pas copié la nature avec un soin minutieux, comme la plupart des artistes de sa nation, il sera toujours au premier rang, parmi les peintres de paysages et de batailles, par la correction de son dessin, la légèreté de sa touche, et la vérité avec laquelle il a su rendre les sites qu'il avait à peindre. Ses tableaux ont longtemps décoré les maisons royales. Ce qui ajoute au mérite de ses ouvrages, c'est qu'on peut les considérer comme une partie essentielle de l'histoire de Louis XIV.

4



P. Potter pinx^t.   Guyot j^e Sc.

Planche quatrième. — *Des Animaux près d'une chaumière. Tableau de la galerie du Musée; par* Paul Potter.

Ce tableau est un de ceux où une imitation parfaite est indispensable pour suppléer au peu d'intérêt du sujet. Quelques chaumières entourées d'arbres, un taureau, trois vaches, et sur le devant, dans l'ombre, quelques porcs ; voilà tout ce qui compose un ouvrage très-précieux et regardé comme un chef-d'œuvre dans son genre. Les animaux sont peints avec une vérité à laquelle on ne peut rien ajouter. L'effet d'un jour brillant, la dégradation de la lumière, la transparence des ombres, le fini précieux des détails, un ciel accompagné de nuages légers, tout est rendu de manière à faire une illusion complète.

Ce tableau a un pied deux pouces de large, sur dix de haut.

Paul Potter naquit à Enckhuysen, ville de la Nord-Hollande, en 1625. Son père, peintre médiocre, s'établit à Amsterdam, en 1631. Le jeune Potter reçut d'abord ses leçons, mais bientôt il n'étudia plus que la nature. Dès l'âge de 14 ans, il faisait des tableaux que l'on plaçait parmi ceux des plus habiles maîtres. Paul Potter étant allé à la Haye, y épousa la fille d'un architecte. Celui-ci la lui avait d'abord refusée, parce qu'il n'estimait pas le genre que Potter avait choisi ; mais il conçut enfin de lui une idée plus juste et plus avantageuse.

Ce peintre était d'une humeur agréable. Le prince Maurice d'Orange, les ambassadeurs et les personnes

distinguées se plaisaient à lui rendre visite. Il quitta la Haye en 1652, et vint à Amsterdam, où il fit, pour M. Tulp, bourguemestre, de grands et de petits tableaux.

Paul Potter était très-assidu au travail. Il peignait tout le jour, et le soir il gravait à l'eau forte des morceaux qui sont très-estimés. Cette vie laborieuse l'épuisa bientôt ; et, en 1654, il mourut d'une maladie de langueur, n'ayant pas encore 29 ans.

Quoique les grands tableaux de ce maître soient fort recherchés, on préfère encore ceux qu'il fit en petit. Paul Potter doit être placé au rang des plus grands paysagistes. Aucun n'a mieux dessiné les animaux : sa couleur est chaude, sa touche délicate et moelleuse ; quelques-uns de ses tableaux ont été payés 24,000 fr. et plus.





Rembrandt pinx. *Boutrois Sc.*

Planche cinquième. — Un Portrait d'homme. Tableau de la galerie du Musée ; par Rembrandt.

Ce portrait représente un militaire coiffé d'un chapeau tailladé, et orné de plumes noires. La physionomie du personnage a un caractère très-prononcé. L'attitude est simple et pittoresque. La couleur est d'une force et d'une vérité admirables. La tête est de grandeur naturelle.

Ce peintre, dont les imitateurs n'ont jamais bien saisi la manière, et qu'il serait peut-être dangereux d'imiter, ne dut rien qu'à la seule nature. Il naquit en 1606, près de Leyde. Son père exerçait la profession de meunier, et lui donna d'abord quelques maîtres médiocres. Rembrandt les quitta bientôt pour se livrer, sans autre guide que son génie, à des études assidues. Le moulin où il était né lui servait d'atelier. Il se croyait inconnu et ignorait même son talent, lorsque plusieurs amateurs, charmés de ses ouvrages, lui conseillèrent d'aller à Amsterdam où son mérite fut bientôt apprécié.

Rembrandt acquit une fortune considérable ; mais son avarice croissait en raison de ses succès. Il convenait de ce défaut, et ne s'en corrigeait pas plus que de son humeur capricieuse, dont on rapporte des traits singuliers. Un jour qu'il était occupé à faire un tableau de famille, on lui vint apprendre que son singe, qu'il aimait beaucoup, venait de mourir : sans égard pour les personnes dont il fai-

sait les portraits, Rembrandt se fit aussitôt apporter cet animal, et le peignit dans son tableau.

La manière de Rembrandt est remarquable par des oppositions heurtées d'ombres et de lumières. Aucun artiste n'a porté aussi loin que lui l'intelligence du clair-obscur. Il avait fait disposer son atelier de façon que le jour tombait de fort haut sur l'objet qu'il voulait éclairer.

Ses estampes sont aussi recherchées que ses tableaux ; cependant on desire, dans les uns et dans les autres, un dessin plus correct ; et dans ses sujets historiques, un costume plus exact et des caractères moins ignobles.

Rembrandt mourut, en 1674, à Amsterdam. Son fils, qui peignit aussi, mais sans s'élever au dessus du médiocre, hérita d'un grand nombre de tableaux et de planches gravées.



K. Dujardin pinx. *Guyot J. Sc.*

Planche sixième.— Le Bocage. Tableau de la galerie du Musée ; par C. Dujardin.

Le site est un lieu couvert d'arbres et de rochers. Une nappe d'eau forme une cascade. Sur le devant, on voit un âne, quelques moutons et deux vaches.

Ce sujet très-simple est devenu, sous le pinceau de C. Dujardin, un ouvrage charmant, par la fraicheur, la vivacité des teintes, et la fermeté du pinceau. Carle Dujardin justifie, dans ce tableau, la réputation qu'il s'est acquise, comme peintre d'animaux. Il semble avoir exprimé, s'il est permis de parler ainsi, le *caractère* de chacun d'eux ; et ce mérite est relevé par la correction du dessin. Le paysage n'est pas moins bien traité. Le *feuiller* des arbres, les eaux, les terrasses sont d'une touche spirituelle. Le ciel est brillant et léger.

Ce tableau a un pied sept pouces de haut, sur un pied quatre pouces de large.

Carle Dujardin naquit à Amsterdam, vers l'an 1640, et reçut les leçons du célèbre Berghem. Il partit fort jeune pour l'Italie; et, s'étant fixé à Rome pendant quelque temps, il y vit ses ouvrages très-estimés et mis à haut prix. En retournant dans sa patrie, il passa par Lyon, où il fit un grand nombre de tableaux; mais, quoiqu'ils fussent fort recherchés, il était loin de suffire, par son travail, aux dépenses considérables qu'il faisait ; et, pour acquitter ses dettes, il fut obligé d'épouser son hôtesse, femme riche, mais âgée. Il revint enfin à Amsterdam, où les connaisseurs l'employèrent beaucoup. Mais, honteux d'avoir con-

tracté un pareil mariage, il s'embarqua brusquement au Texel pour Livourne, d'où il continua sa route vers Rome; il y retrouva ses anciens amis et des admirateurs. Il alla ensuite à Venise, où il fut très-bien reçu, et s'établit dans la maison d'un négociant hollandais; il y tomba malade, et mourut à 38 ans, dans la force de l'âge et du talent, en 1678.

A la touche légère de Berghem, Carle Dujardin réunit un brillant et une vigueur qui donnent un grand charme à ses ouvrages. Ils sont ordinairement composés de peu de figures, et n'en sont pas moins recherchés.



K. Dujardin pinx.ᵗ *Guyot j.ᵉ Sc.*

Planche septième. — *Le Paturage. Tableau de la galerie du Musée ; par* C. Dujardin.

Un groupe de grands arbres, qui peuvent indiquer la lisière d'une forêt, occupent une partie du tableau. Un petit pâtre est assis à l'ombre de ces arbres, et garde ses bestiaux. Sur un plan moins éloigné, on voit une vache, des moutons et des poules. Plus loin, deux jeunes chevaux se détachent en partie sur un fond de ciel. Le groupe d'arbres est peut-être un peu noir et égal de ton, mais le reste est de l'effet le plus brillant. La lumière est parfaitement sentie, et l'on ne peut rien voir de plus agréablement rendu que les animaux, le gazon, et les plantes qui sont sur le devant.

Ce tableau a un pied six pouces de hauteur et un pied quatre pouces de largeur. Il fait pendant à celui qui précède, sous le n.° 6.

Planche huitième.— Tobie et sa famille prosternés devant l'ange Raphaël. Tableau de la galerie du Musée ; par Rembrandt.

L'ange Raphaël ayant accompagné, sous une forme humaine, le jeune Tobie dans son voyage à Ragès, le reconduisit près de son père. Quand ce dernier eut recouvré la vue, l'ange se fit connaître, et disparut dans les airs (*).

Malgré l'incorrection du dessin et l'inexactitude du costume, cette production est un morceau capital. On ne pouvait mieux saisir l'intention de chaque figure. Le coloris est suave, brillant et vigoureux.

Ce tableau a deux pieds de hauteur et un pied six pouces de largeur.

(*) Dans le sixième volume des Annales du Musée (pl. 3, p. 13), on a donné la gravure au trait de ce tableau de Rembrandt, qui, par la nature du sujet, devait être placé dans cet ouvrage; mais, comme il est admirable sous le rapport du clair-obscur, et que Rembrandt ne s'est pas éloigné de sa manière habituelle qui rentre dans les ouvrages dits *de genre*, on a cru faire plaisir, même à ceux des abonnés qui possèdent déja les Annales, d'insérer dans ce nouveau recueil une gravure qui rend l'effet général du tableau.



Rembrandt pinx^t. Guyot j^e Sc.





Berghem pinx^t.   Devilliers J^e. Sc

Planche neuvième. — Vue des environs de Nice. Tableau de la galerie du Musée; par N. Berghem.

Près des bords du Var, on voit, sur le second plan, un village, des restes de fortifications, et un moulin placé sur une tour. Les Alpes, dont les sommets sont à demi-couverts de nuages, s'élèvent dans le lointain. Sur le devant, un pâtre et une jeune femme, conduisant quelques bestiaux, montent une colline.

On trouve, dans ce tableau, dont la composition est gracieuse, un ciel brillant, des lumières piquantes, et la touche facile et spirituelle de Berghem. Il fut acheté, pour la collection du roi, à la vente du cabinet de M. Blondel de Gagny. Il a quatre pieds six pouces de haut, sur six pieds de large.

Berghem naquit, en 1624, dans la ville de Harlem. Son père, nommé Van-Haerlem, y cultivait la peinture avec peu de succès, et lui donna les premières leçons de cet art. Il le plaça ensuite dans l'école de Van-Goyen. Celui-ci voulant un jour le soustraire à la colère de Van-Haerlem, dit à ses autres disciples: *berg-hem* (cachez-le). Ce mot devint le nom du jeune artiste.

Berghem, jeune encore, eut l'avantage de voir sa réputation s'étendre avec rapidité. Son talent paraissait lui promettre une existence fortunée; mais la mauvaise humeur, l'avarice et les duretés de sa femme empoisonnèrent toutes ses jouissances. Elle l'enfermait dans son atelier, et le contraignait à travailler, sans prendre un instant de repos. Quoique le plus souvent les tableaux de Berghem fussent acquis

par de riches amateurs, avant d'être commencés, il n'en était pas moins dans la détresse; parce que sa femme ne laissait aucun argent à sa disposition. S'il voulait acheter quelques dessins, ou quelques estampes, il était obligé d'emprunter de ses élèves.

Berghem mourut à Harlem, en 1683, à l'âge de 59 ans.

Les ouvrages de ce maître sont nombreux, et il a su en varier les sujets. Sa manière est piquante, spirituelle, le fini des détails n'y détruit point le bel effet de l'ensemble. Ses figures, ses animaux sont dessinés avec une grande correction, et une élégance que les peintres de son pays n'ont pas toujours possédée. Ses dessins sont aussi estimés que ses tableaux, dont ils rappellent en partie les beautés. Quelque multipliés que soient les ouvrages de Berghem, ils sont aussi recherchés que s'il n'en avait fait qu'un petit nombre, et toujours chèrement payés par les amateurs.



Js. Van-Ostade pinxt.　　Guyot je Sc.

Planche dixième. — L'Hiver. Tableau de la galerie du Musée; par Isaac Van-Ostade.

Ce tableau représente un site de Hollande. A droite, sur une petite élévation, est la demeure d'un paysan vers laquelle un homme dirige un cheval attaché à un traîneau; un peu plus sur le devant, on voit un groupe d'enfans. Plusieurs patineurs sont sur un lac glacé. On distingue entre autres un homme et une femme qui tiennent chacun un bout du même bâton. Le lointain représente d'autres patineurs et des barques arrêtées dans la glace.

Ce paysage, par son étendue, et plus encore par son exécution, est digne d'une attention particulière. Le peintre a su en varier l'effet, en profitant des plus légers accidens. Le ciel est brumeux, mais varié par l'aspect de quelques parties plus claires, où l'on entrevoit le soleil au milieu de la vapeur. Les figures sont touchées avec esprit, et leurs attitudes ont de la vérité. L'artiste ayant saisi un moment où la neige a séjourné quelque temps sur la terre, et où elle a été fréquemment battue par les pieds des hommes et des animaux, s'est ménagé un moyen de jeter de la variété dans sa couleur, et d'éviter la monotonie où sont tombés la plupart des peintres qui ont traité de semblables sujets.

Isaac Van-Ostade naquit à Lubeck; on ignore l'époque précise de sa naissance, mais on sait qu'il était de quelques années plus jeune que son frère Adrien, né en 1610. La grande réputation de celui-ci a peut-être nui à celle d'Isaac, qui fut toujours con-

sidéré comme son élève, et mourut fort jeune. Plusieurs tableaux excellens qu'il a produits, et entre autres *l'Hiver,* dont on donne ici la gravure, prouvent, comme on l'a dit, qu'il aurait peut être surpassé son frère, s'il eût vécu plus longtemps. Le temps a fait connaître aux amateurs le talent d'Isaac Van-Ostade, et ses ouvrages sont maintenant autant estimés qu'ils le méritent.





Ph. Wouwermans pinx^t. Guyot, j^e. Sc.

Planche onzième. — Un Manége. Tableau de la galerie du Musée; par Philippe Wouvermans.

Quoique ce tableau ne soit pas un des plus beaux ouvrages de Ph. Wouvermans, il n'est point indigne de ce maître, qui l'a signé de cette manière, Ph. W. Il représente un cavalier faisant manéger son cheval, tandis qu'un second cavalier le regarde. Quelques personnes les entourent, et semblent prendre intérêt à cet exercice. Le peintre voulant rendre l'effet d'un ciel nébuleux n'a pu s'élever à la vigueur qu'il a montrée dans la plupart de ses tableaux. Cependant on le reconnaît dans celui-ci, à la finesse de la touche et au talent de dessiner les chevaux avec esprit et correction.

Ph. Wouvermans naquit, en 1620, dans la ville de Harlem. Son père exerçait, sans talent, la peinture d'histoire, et lui donna des leçons qui lui furent peu profitables. Wynants, sous lequel il étudia ensuite, lui fit faire plus de progrès.

Wouvermans, étudiant sans cesse la nature, parvint à la rendre d'une manière originale; mais, né timide, il ne sut point se faire valoir, et ne retira d'abord de ses ouvrages qu'une très-modique rétribution. D'ailleurs, les connaisseurs hollandais avaient alors, pour la manière de Pierre de Laar, dit Bamboche, une admiration presque exclusive, qui nuisit aux succès de Wouvermans.

Cet excellent artiste était obligé de travailler sans cesse pour suffire aux besoins de sa nombreuse famille; et ce fut seulement peu d'années avant sa

mort qu'on sut rendre justice à son talent. Jusqu'à cette époque ses ouvrages ne lui étaient payés qu'un prix très-modique par les marchands qu'ils enrichissaient. Actuellement, ils sont de ceux qu'on recherche le plus, et valent communément de 10 à 12 mille fr.; il en est même dont le prix passe 20,000 fr.

Ph. Wouvermans mourut à Harlem, en 1668, à l'âge de 48 ans. Il eut plusieurs élèves, parmi lesquels on compte ses frères, Pierre et Jean. Ce dernier mourut jeune. Les ouvrages qu'il a faits sont en petit nombre et assez estimés. Pierre Wouvermans a peint dans le goût de son frère Philippe, mais il est loin de l'avoir égalé. La finesse, la correction du dessin, surtout pour les figures de chevaux, une couleur harmonieuse et vraie, une grande connaissance du clair-obscur, un pinceau ferme et moelleux caractérisent la manière de Philippe Wouvermans, dont les compositions spirituelles feront toujours les délices des amateurs.



J. Vernet pinx. Guyot j.e Sc.

Planche douzième.— Vue du Pont et du Château S. Ange, à Rome. Tableau de la galerie du Musée; par Joseph Vernet.

Cette vue pittoresque est prise du milieu du Tibre. On aperçoit à gauche plusieurs fabriques sur lesquelles domine le tombeau d'Adrien, devenu, sous le nom de Château S. Ange, la forteresse de Rome moderne. Le pont, autrefois nommé le pont *Ælius,* du nom de l'empereur, a pris son nouveau nom des statues d'anges dont il est décoré. Elles sont l'ouvrage du Bernin et de ses élèves; et, quoique l'exécution en soit médiocre, elles contribuent à la décoration de ce monument.

Ce tableau, qui retrace avec une grande fidélité les principales masses d'une des plus belles vues de Rome, est d'un ton vrai, léger, et du pinceau le plus facile. Les figures dont Vernet a orné le devant de sa composition ont la franchise de touche qui a tant contribué au succès des ouvrages de ce grand peintre. Celui-ci est peu chargé de travail, mais les détails en sont rendus avec beaucoup de finesse.

Ce tableau a un pied trois pouces de haut, sur deux pieds quatre pouces de large.

Joseph Vernet naquit à Avignon, en 1712. Dès ses plus jeunes années, il annonça de rares dispositions pour la peinture, et les sites agréables de son pays natal furent l'objet de ses premières études. Il fit ensuite le voyage d'Italie, et séjourna quelque temps à Rome. Il exécuta dans cette ville plusieurs tableaux où il retraça les plus belles vues des côtes de la Méditerranée.

Les ouvrages qu'il exposa aux salons de peinture de

Paris étendirent sa réputation, et bientôt ils ornèrent les plus riches cabinets de l'Europe. Parmi ses chef-d'œuvres, on distinguera toujours la *suite des ports de France* qu'il entreprit par ordre du roi (*). Elle est actuellement placée dans une des galeries du Sénat, à laquelle on a donné le nom de *galerie de Vernet*.

Ce célèbre artiste mourut à Paris, en décembre 1789. Il a laissé un fils, M. Carle Vernet, peintre d'histoire, qui soutient, par ses talens, la réputation de son père.

Joseph Vernet passe avec justice pour le plus grand peintre de marines qui ait paru en France. Digne émule des Vandevelde, des Backhuysen, des Everdingen, souvent il ne craignit pas de s'exposer pour étudier les horreurs sublimes que présente la mer en furie, qu'il a fait passer sur la toile avec une effrayante vérité. Un jour, le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut assailli par la tempête; Vernet se fit attacher au grand mât, et lors même que les matelots n'espéraient plus échapper à la mort, il s'écriait avec enthousiasme « que « cela est beau! que cela est admirable! »

Les temps brumeux, les calmes, les différentes heures du jour, les effets de nuit sont parfaitement rendus dans les ouvrages de Vernet. Sa couleur est chaude, brillante et toujours vraie. Ses sites sont bien choisis et animés par des figures dont les actions variées et expressives augmentent l'intérêt du sujet. Sa touche est légère et spirituelle. On a observé qu'il fit d'excellens tableaux dès sa plus tendre jeunesse, et qu'il est un des peintres qui, dans leurs derniers ouvrages, ont le mieux conservé le feu de leurs premières productions.

(*) Cette suite est continuée avec succès par M. Hue.



Planche treizième. — Le Coup de soleil. Tableau de la galerie du Musée ; par J. Ruysdael.

Ce paysage est regardé comme un des plus beaux ouvrages de J. Ruysdael. Il représente une assez vaste campagne, les ruines d'un château gothique, et une rivière rapide, sur laquelle est un pont de pierre. Le soleil, perçant les nuages, éclaire une partie du château et de la prairie voisine, tandis que le reste est dans l'ombre. Les petites figures qu'on voit à gauche sur le devant sont de Ph. Wouvermans.

Ce tableau, qui a deux pieds et demi de haut, sur trois pieds de large, est signé d'un J. et d'une R. entrelacés.

J. Ruysdael naquit à Harlem, où son père exerçait la profession d'ébeniste, et reçut une éducation distinguée. Doué de rares dispositions, et aidé des conseils de Berghem, dont il admirait la manière, il acquit bientôt une grande réputation. La nature de son pays ne lui offrait que des sites peu pittoresques et peu variés, mais ce grand artiste sut en tirer parti, en faisant un heureux choix des accidens de lumière, et en imitant la nature de manière à produire une illusion parfaite. Aucun peintre ne peut être comparé à Ruysdael pour le talent de rendre le demi-jour mystérieux du crépuscule du soir. Il est encore admirable par la vérité avec laquelle il représente les eaux agitées et bouillonnantes. Peu de paysages peuvent soutenir la comparaison contre les siens, pour la vigueur du coloris

et la fermeté de la touche. Toutes les beautés qui brillent dans les ouvrages de Ruysdael se retrouvent dans celui dont on donne ici la gravure. Ce peintre faisait moins bien les figures, et la plupart de celles qu'on voit dans ses tableaux sont de Wouvermans, de Vandevelde, etc. Il est rare qu'elles offrent des actions intéressantes, mais l'extrême supériorité avec laquelle le paysage est traité permet à peine de faire attention à ce défaut.


Rembrandt pinx.
Boutrois Sc.

Planche quatorzième. — Tête de vieillard. Tableau de la galerie du Musée; par Rembrandt.

Cette tête, vue de trois quarts, est sans doute une étude, plutôt qu'un simple portrait. Elle est remarquable par un caractère vrai, un dessin correct, quoique peu élevé, un effet piquant et une couleur vigoureuse.

Le tableau, de forme ovale, a deux pieds trois pouces de haut, sur un pied six pouces de large.

Planche quinzième. — Concert sur l'eau. Tableau de la galerie du Musée ; par A. Carache.

Dans une chaloupe, conduite à la rame par deux bateliers, plusieurs personnes chantent et s'accompagnent de leurs instrumens. Plus loin, on voit un pont de pierre et des fabriques qui annoncent une ville opulente. Un paysage montueux s'étend jusqu'à l'horizon.

La fermeté de la touche, la correction des figures, la couleur solide et vraie de ce tableau le rendent digne du grand artiste qui l'a peint (*).

Si Annibal Carache n'occupait pas déja un des premiers rangs parmi les peintres d'histoire, il aurait pu prétendre à une réputation très-distinguée comme paysagiste. Il a laissé dans ce genre des morceaux précieux. Ses ouvrages retracent presque toujours quelque site agréable et intéressant ; ils sont exécutés avec la facilité qui annonce un maître supérieur au genre qu'il traite, et qui ajoute toujours au mérite des compositions pittoresques.

(*) Le Musée renferme un certain nombre de paysages par des peintres d'histoire, et qui se trouveront gravés dans ce recueil : ne devant considérer ici ces maîtres que comme paysagistes, on ne donnera un aperçu de leur manière qu'en ce qui concerne ce genre. Les notices sur leur vie, comme peintres d'histoire, se trouvent dans les Annales du Musée ; autre ouvrage du même auteur.



A Carache pinx.t Guyot j.e Sc.



Dominiquin pinx.ᵗ Guyot jᵉ Sc.

Planche seizième. — Paysage où l'on voit Hercule tirant Cacus hors de son antre. Tableau de la galerie du Musée; par le Dominiquin.

Cacus, fils de Vulcain, était un géant terrible qui habitait une caverne, au pied du mont Aventin, et portait l'effroi dans les environs. Ayant volé à Hercule, pendant que ce héros était endormi, quelques-unes de ses vaches qui paissaient sur le bord du Tibre, il les fit entrer dans son antre, à reculons. Il croyait que son larcin ne pourrait être découvert, lorsqu'un de ces animaux se mit à mugir. Alors Hercule, furieux, courut à la caverne; la trouvant fermée, il s'y fraya un passage à travers les rochers, et étrangla le monstre qui vomissait en vain des tourbillons de flamme et de fumée. Les habitans instituèrent une fête en mémoire de cet événement.

Dans le tableau du Dominiquin, Hercule vient d'exterminer Cacus, et le tire par une jambe hors de son antre. Un berger, placé près du héros, fait signe à ses compagnons de venir contempler mort le brigand qui désolait la contrée.

Ce paysage est traité d'un style large et historique. Le pinceau en est ferme, et la couleur vigoureuse. S'il y a un peu de pesanteur dans la touche, ce défaut est celui du Dominiquin, dans la plupart de ses tableaux à l'huile. Ses fresques, au contraire, sont exécutées avec beaucoup de légèreté.

Ce tableau a trois pieds, huit pouces de haut, et quatre pieds, huit pouces de large.

Dans l'art de traiter savamment le paysage, le Dominiquin n'est point inférieur aux Caraches, ses maîtres, dont il a suivi la manière. Sa composition est noble et simple, son exécution soignée.

Planche dix-septième. — *Un Paturage. Tableau de la galerie du Musée ; par* Paul Potter.

Le pâtre et les animaux que l'on aperçoit sur le devant de ce tableau, sont de grandeur naturelle. Il est impossible de porter plus loin que ne l'a fait Paul Potter, l'imitation exacte de la nature dans les détails. Le lointain, qui représente une prairie, est d'une illusion parfaite. Les terrasses et le ciel rappellent le climat de la Hollande où l'artiste a toujours vécu, et qu'il a retracé avec la plus étonnante vérité.



P. Potter pinx.

Baltard sculp.



D. Teniers pinx. *Boutrois Sc.*

Planche dix-huitième. — Les Joueurs de cartes. Tableau de la galerie du Musée; par David Teniers.

Le lieu de la scène est l'intérieur d'une tabagie flamande. Deux paysans sont occupés à jouer aux cartes. L'un deux paraît attentif et cache son jeu; l'autre est indécis et montre deux as qu'il a dans la main. Derrière lui, un homme, penché sur sa chaise, paraît prendre un vif intérêt à la partie, ainsi que deux autres villageois dont les attitudes sont expressives et variées. A gauche, le maître du cabaret marque sur une muraille, avec de la craie, la dépense des joueurs. Dans le fond, à droite, un garçon s'apprête à sortir d'un cellier où l'on voit deux tonneaux.

Ce tableau est un des meilleurs ouvrages de Teniers. On y admire la naïveté des expressions. La couleur en est excellente : elle a la transparence et la délicatesse qui distinguent les productions de cet artiste célèbre, qui le peignit en 1650; ainsi qu'il est marqué sur le portrait qu'on voit attaché à la muraille du fond. Il vient du cabinet du roi de Sardaigne. Il a un pied, cinq pouces de haut, sur deux pieds de large.

David Teniers le jeune fut élève de son père, David Teniers, dont il a suivi et perfectionné la manière. Il naquit à Anvers, en 1610, et reçut quelque temps les leçons de Brauwer. Ses talens lui acquirent de bonne heure une grande réputation. L'archiduc Léopold se déclara son protecteur, et contribua beaucoup à répandre ses ouvrages dans toute l'Europe.

Le roi d'Espagne n'estima pas moins Teniers ; il fit bâtir une galerie pour y placer les tableaux qu'il

lui demanda. Christine, reine de Suède, en eut aussi quelques-uns. Le nombre des admirateurs de Teniers devint si considérable que, pour donner à chacun d'eux au moins un morceau de sa main, il fit des compositions d'un petit nombre de figures.

Il a peint encore plusieurs de ces tableaux connus sous le nom de *pastiches*, dans lesquels il imitait la manière de maîtres connus. Ces productions sont une nouvelle preuve de la flexibilité de son talent; mais elles n'ont pas le plus contribué à sa réputation.

Teniers, pour se livrer en paix à l'étude de la nature, se retira dans le village de Perck, entre Anvers et Malines. C'est là qu'en suivant les habitans dans leurs jeux, leurs fêtes, leurs travaux, il trouva les sujets de ses compositions. Dans la retraite qu'il s'était choisie, il reçut les visites des étrangers, des artistes et des amateurs. Il passa en Angleterre, pour y faire un choix de tableaux d'anciens maîtres qui devaient décorer le cabinet du comte de Fuesaldagnes; et ce seigneur le combla de présens.

Après une carrière fortunée, Teniers mourut à Bruxelles, en 1690, à l'âge de 80 ans. Ses nombreux ouvrages sont le plus bel ornement des cabinets; les meilleurs se vendent jusqu'à 24,000 fr.



J. Vernet pinx^t. Guyot J^e. Sc.

Planche dix-neuvième. — Une Marine, soleil couchant. Tableau de la galerie du Musée ; par Joseph Vernet.

Une maison de plaisance s'élève au bord de la mer vers laquelle on descend par des degrés taillés dans le roc. Les maîtres de cette habitation s'embarquent dans une gondole élégante, et vont jouir, sur l'eau, des plaisirs de la promenade. Sur le devant du tableau, des pêcheurs raccommodent leurs filets. Plusieurs hommes poussent une barque pour la mettre à flot. La composition est encore enrichie de quelques vaisseaux dont la forme et les pavillons ne servent pas moins que l'exacte imitation du climat et le costume des figures, à caractériser les côtes d'Italie ou de Provence. Derrière un groupe de nuages amoncelés, le soleil va disparaître sous l'horizon.

Cette marine est un des plus beaux ouvrages de Vernet. La couleur en est chaude, brillante, harmonieuse. Les figures, dessinées avec esprit, ont des attitudes agréables et naturelles.

Planche vingtième. — Une Tête d'homme. Tableau de la galerie du Musée ; par Rembrandt.

La fermeté de la touche, la vigueur et la vérité du coloris, une manière d'empâter qui diffère essentiellement de celle de tous les autres peintres, mais qui à la distance convenable, fait un effet prodigieux ; tels sont les principaux caractères des ouvrages de Rembrandt. Ils se trouvent réunis dans ce beau portrait qui représente un homme d'un âge mur, coiffé d'une toque ornée de pierreries. Il porte, sur son vêtement, une chaîne de pierres précieuses de diverses couleurs, dont il tient l'extrémité. Son ajustement est pittoresque, et Rembrandt en a su tirer un grand parti.

Ce portrait en buste est de grandeur naturelle.


Rembrandt pinx.
Boutrois Sc.





Asselyn pinx.t *Guyot J.r Sc.*

Planche vingt-unième. — Vue du Tibre. Tableau de la galerie du Musée; par Asselyn.

Sur le devant, une masse de rochers occupe la partie gauche du tableau. On voit, dans le fond, un pont de pierre élevé sur le fleuve, et près de là une tour et quelques ruines. Des pâtres, précédés de leurs bestiaux, traversent la rivière.

Ce tableau a deux pieds de haut, sur deux pieds et demi de large. La couleur en est brillante et légère. L'éclat d'un ciel serèin et la transparence des eaux sont rendus avec beaucoup de vérité.

Asselyn naquit à Anvers, selon quelques auteurs, et selon d'autres, en Hollande, vers l'an 1610. Il reçut d'abord les leçons de Van-den-Velde, et alla ensuite en Italie. Bamboche, qu'il connut à Rome, lui donna des conseils dont il sut profiter. Le nom de *Crabetje* (petit crabe), un de ceux sous lesquels il est connu, est un sobriquet qui lui fut donné, parce qu'il avait une main crochue. En revenant d'Italie, il passa par la France, et l'accueil qu'il reçut à Lyon le retint, dans cette ville, plusieurs années. Il y épousa, la fille d'un commerçant d'Anvers, avec laquelle il revint à Amsterdam. Sa manière claire et brillante y fut généralement goûtée. La plupart de ses tableaux est en Hollande. On ne les considère pas comme également précieux; mais, lorsqu'ils sont soignés, on les compte parmi les bons ouvrages des peintres du pays. Asselyn mourut en 1660.

Planche vingt-deuxième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée; par Van-Huysum.

Sur le bord d'une rivière paisible, de jeunes femmes prennent le plaisir du bain. Plus loin, on voit des nageurs et une barque. Des bergers et leurs troupeaux occupent la gauche du tableau, et on aperçoit à mi-côte un monument d'un aspect imposant.

Le coloris de ce tableau est chaud et soutenu. L'exécution en est facile et savante.

Jean Van-Huysum naquit à Amsterdam, en 1682. Son père, nommé Juste Van-Huysum, exerçait la peinture, et commença par employer ses quatre fils à peindre des vases, des fleurs, des dessus de porte, etc.

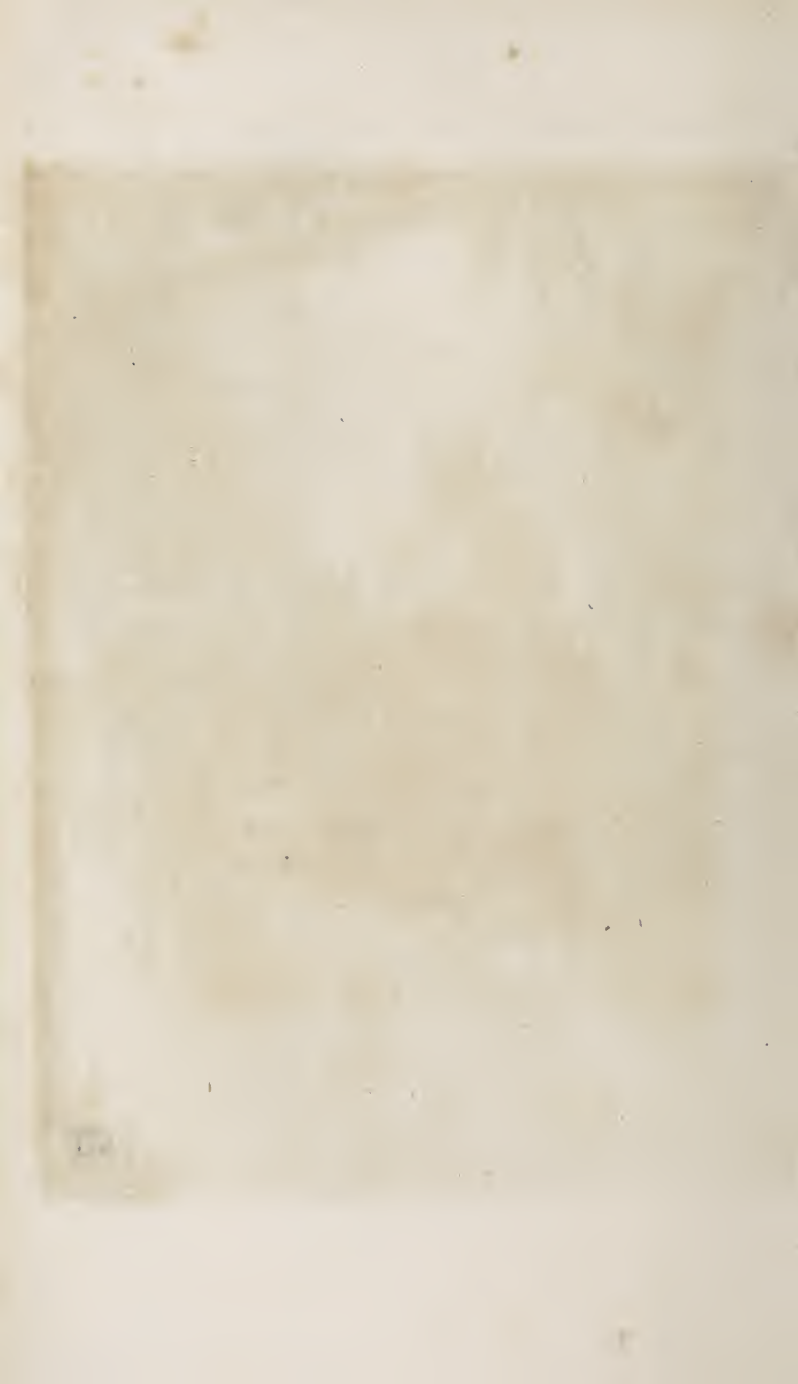
Jean, l'aîné de tous, s'appliqua à finir soigneusement ses ouvrages, et à porter au plus haut degré l'imitation de la nature. Il a fait des paysages très-estimés; mais c'est surtout comme peintre de fleurs qu'il jouit d'une supériorité incontestable. On sait que le goût pour les fleurs est en Hollande une sorte de passion: Van-Huysum eut l'avantage de trouver, dans les jardins des riches amateurs de son pays, les plus beaux modèles; et ses tableaux offrent un choix parfait des objets de ce genre.

Plusieurs princes d'Allemagne, et un grand nombre de connaisseurs français ou hollandais payèrent chèrement ses ouvrages.

Van-Huysum mourut, en 1749, à 67 ans.



J. Van huysum pinx^t.　　　Guyot j^e Sc.







D. Teniers pinx.t *Guyot j.e Sc.*

Planche vingt-troisième. — Le Joueur de cornemuse: Tableau de la galerie du Musée; par D. Teniers, le père.

Un musicien de village, vu à mi-corps, s'apprête à jouer d'un instrument. Derrière lui sont trois buveurs dont l'un tient un papier.

Ce tableau est d'un ton franc, et est peint avec fermeté. Il a environ un pied de haut, sur neuf pouces de large, et est signé des lettres initiales D. T., sur le bord de la table. Quelques personnes l'ont attribué à D. Teniers le fils; mais on pense plus généralement qu'il est de la main de son père.

Ce dernier naquit à Anvers, en 1582. Il fut élève de Rubens, et alla ensuite en Italie où il se lia d'amitié avec Elsheimer dont il chercha la manière. Après 10 ans de séjour à Rome, il revint dans son pays. Les sujets de ses tableaux sont des scènes familières. Il mourut à Anvers, en 1649.

Planche vingt-quatrième. — *Le* Ponte Rotto, *à Rome.*
Tableau de la galerie du Musée; par Joseph Vernet.

Le pont Palatin, le premier pont de pierres que l'on construisit à Rome, fut achevé l'année où Scipion l'Africain et L. Mummius étaient censeurs. Son nom lui vient du mont Palatin, près duquel il se trouve. On l'appelait encore *pont sénatorial,* parce que les sénateurs y passaient, lorsqu'ils allaient consulter, au Janicule, les livres sibyllins. Ce pont fut brisé et rétabli jusqu'à trois fois. Enfin, en 1578, une inondation extraordinaire du Tibre en enleva la moitié. Depuis ce temps, il n'a point été restauré (*).

C'est dans son état actuel que Vernet a peint ce pont. Les fabriques dont il l'a environné offrent les mêmes masses que dans la nature; de sorte que ce tableau peut être considéré comme une *vue* très-pittoresque d'une partie de la ville de Rome. La réfraction des objets dans l'eau est rendue avec beaucoup de vérité, et la perspective aérienne est très-bien entendue.

(*) Dans le recueil du *Musée français,* de MM. Robillard-Péronville et Laurent, on donne à ce pont le nom de *pont Sublicius.* C'est une erreur. Le pont Sublicius sur lequel se passa l'action d'*Horatius Coclès,* était originairement construit en bois. Il n'en reste plus que des vestiges.

24



J. Vernet pinx.t

Guyot J.e Sc.



D. Teniers pinx. *Boutrois Sc.*

Planche vingt-cinquième. — Tête de vieillard. Tableau de la galerie du Musée; par D. Teniers le jeune.

Ce tableau paraît être un portrait. Le vieillard qu'il représente est enveloppé d'un large manteau, et tient à la main un de ses gants doublés de fourrures, ainsi que son bonnet. Une chaîne d'or, à laquelle est attaché un médaillon, tombe sur sa poitrine.

La hauteur du tableau n'est que de dix pouces, et sa largeur de sept. Tout, dans une si petite dimension, est étudié avec un grand soin. La couleur en est plus vigoureuse que dans la plupart des ouvrages de Teniers.

Planche vingt-sixième. — Le Passage du bac. Tableau de la galerie du Musée ; par Berghem.

Au milieu d'un pays découvert et entrecoupé de collines, des pâtres font traverser à leurs bestiaux une large rivière. Quelques-uns sont déja sur le bord opposé ; d'autres entrent dans le bac. Sur le devant, on voit des vaches et des chèvres. Une femme, montée sur un mulet, semble parler à un paysan qui frappe fortement un âne.

Ce tableau est d'une composition agréable, et peint avec la plus grande facilité. Les plans en sont bien dégradés, et l'exécution en est aussi soignée que celle d'aucune autre composition du même maître. Les animaux sont touchés de cette manière spirituelle qui n'appartient qu'à Berghem, et qui, moins vraie peut-être, moins étudiée que celle de C. Dujardin, de Paul Potter, etc., a toutefois beaucoup d'agrément.

Ce tableau a un pied, sept pouces de haut, sur deux pieds, deux pouces de large.



Berghem pinx. *Baltard sculp.*





A. Van-Ostade pinx. *Boutrois Sc.*

Planche vingt-septième. — *Le Chansonnier. Tableau de la galerie du Musée; par* A. Van-Ostade.

Un musicien ambulant, conduit par un enfant, chante, en s'accompagnant du violon, devant une chaumière. Une femme et deux paysans sont à la porte, et semblent l'écouter avec attention. Un autre villageois, assis sur un banc, et entouré de ses enfans, se livre à la gaieté que cette musique rustique lui inspire.

L'agrément de la composition, la vigueur et la variété du coloris, la fermeté de la touche et le fini précieux de ce tableau le font considérer comme un des ouvrages les plus capitaux d'A. Van-Ostade.

Adrien Van-Ostade, frère aîné d'Isaac, naquit à Lubeck, en 1610. Il entra dans l'école de François Hals, et fut camarade de Brauwer, dont le talent lui plut beaucoup. C'est par les conseils de ce peintre qu'Ostade entreprit d'avoir aussi une manière qui le distinguât des autres artistes. Il avait acquis une grande réputation, et vendait très-bien ses ouvrages, lorsque la guerre le fit sortir de Harlem. Comme il passait à Amsterdam, pour retourner à Lubeck, un amateur entreprit de le fixer dans la capitale de la Hollande, en lui représentant les avantages qu'il ne pouvait manquer d'y trouver. Ostade accepta ses offres, et fut effectivement très-recherché. Quoiqu'il ne cessât de travailler, il pouvait à peine satisfaire l'empressement de ses admirateurs. Cependant quelque pressé qu'il fût, il ne se né-

gligea point, et il n'a pas laissé d'ouvrages indignes de lui.

Ce maître, recommandable par la naïveté du dessin, une excellente couleur, un fini précieux, mourut à Amsterdam, en 1685, à l'âge de 75 ans.



J. Vernet pinx.t

Devilliers j.e Sc.

Planche vingt-huitième. — La Cascade. Tableau de la galerie du Musée; par J. Vernet.

Ce riche paysage représente sans doute une vue d'après nature. A droite, un torrent tombe parmi des rochers : dans le fond, les eaux se précipitent à travers plusieurs aqueducs. Sur la gauche, on voit une terrasse et quelques allées d'arbres. Le devant présente un lac assez limpide, et plusieurs figures qui servent à animer la composition.

Ce tableau est du meilleur temps de Vernet, et l'un des plus beaux de ce grand paysagiste. Il est peint avec la plus grande facilité; la touche et la couleur en sont admirables. Il vient de la collection du stathouder.

Hauteur, trois pieds, deux pouces; largeur, quatre pieds, deux pouces.

Planche vingt-neuvième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée ; par Jean Van-Huysum.

Le site de ce tableau est agréable, et rappelle ceux d'Italie. Sur le premier plan, on voit, près d'une ruine, un homme, une femme et un enfant. Deux autres hommes et un cheval chargé passent sur un pont. Le lointain offre la vue d'une fabrique. La touche de ce tableau est spirituelle, et la couleur vigoureuse.



J. Van huysum pinx.t Guyot J.e Sc.





G. Terburg pinx. *Devilliers l'aîné Sc.*

Planche trentième.—La Leçon de Musique. Tableau de la galerie du Musée; par G. Terburg.

Une jeune demoiselle, vêtue d'une robe de satin blanc, tient un livre de musique, et chante; tandis qu'un cavalier, assis près d'une table, l'accompagne avec sa guitare. On voit, dans le fond, une servante qui entr'ouvre la porte de l'appartement, et qui écoute.

Ce tableau, dont toutes les parties sont bien soignées, et dont la couleur est harmonieuse, a deux pieds et demi de haut, sur deux pieds de large. Il est maintenant placé dans la galerie du Sénat conservateur. On y admire le soin avec lequel les plus petits détails sont étudiés. Les figures manquent de beauté, et offrent beaucoup moins d'agrément que l'on n'en trouve dans les tableaux de ce maître.

G. Terburg naquit, en 1608, à Zwol, ville de la province d'Over-Issel. Son père, qui s'était acquis quelque réputation dans la peinture, lui donna les premières leçons de cet art. Terburg voyagea ensuite en Allemagne et en Italie. Ses ouvrages furent assez estimés et assez bien payés pour qu'en 1648, il pût paraître d'une manière distinguée parmi les personnes qui se rendaient à Munster, à l'occasion du congrès. Il se présenta, pour Terburg, une occasion d'augmenter sa fortune. Le comte de Pignoranda, ambassadeur d'Espagne, avait chargé un artiste de peindre pour lui un crucifiement. Celui-ci s'en acquitta avec plus de succès que cet amateur ne l'aurait cru; de sorte qu'il fut obligé d'avouer que Terburg l'avait beaucoup aidé.

Le comte alors invita ce dernier à venir avec lui en Espagne, où il lui promit que des honneurs et une grande fortune seraient la récompense de ses talens. Terburg accepta la proposition. Il peignit le roi et les principaux seigneurs de la cour. De là, il passa en Angleterre et en France, où il ne trouva pas moins d'occupation.

Cédant enfin au desir de revoir sa patrie, Terburg s'établit à Deventer, et s'y maria. Il fut nommé bourgmestre de cette ville, où il vécut considéré, jusqu'en 1681, époque à laquelle il mourut, âgé de 73 ans.

Le goût de dessin de Terburg prouve que son séjour en Italie n'avait pu lui faire abandonner la manière de son pays. Il introduisait presque toujours dans ses tableaux des personnes vêtues de satin blanc. Sa couleur est suave, vigoureuse, et ses ouvrages sont bien terminés.



S. Gessner pinxt. Guyot jr. Sc.

Planche trente-unième. — Un Paysage ; par Salomon Gessner.

L'auteur de Daphnis, de la Mort d'Abel et de tant d'Idylles charmantes, cultivait la peinture avec succès. Le site de ce paysage est romantique, et rappelle les bocages de l'Arcadie. Un jeune homme pince de la lyre, et deux jeunes femmes l'accompagnent; l'une, avec un tambour de basque, l'autre avec une double flûte. On voit, dans le lointain, un cerf sur la cime d'un coteau. Gessner l'a sans doute placé dans sa composition, pour exprimer la tranquillité de ces lieux solitaires.

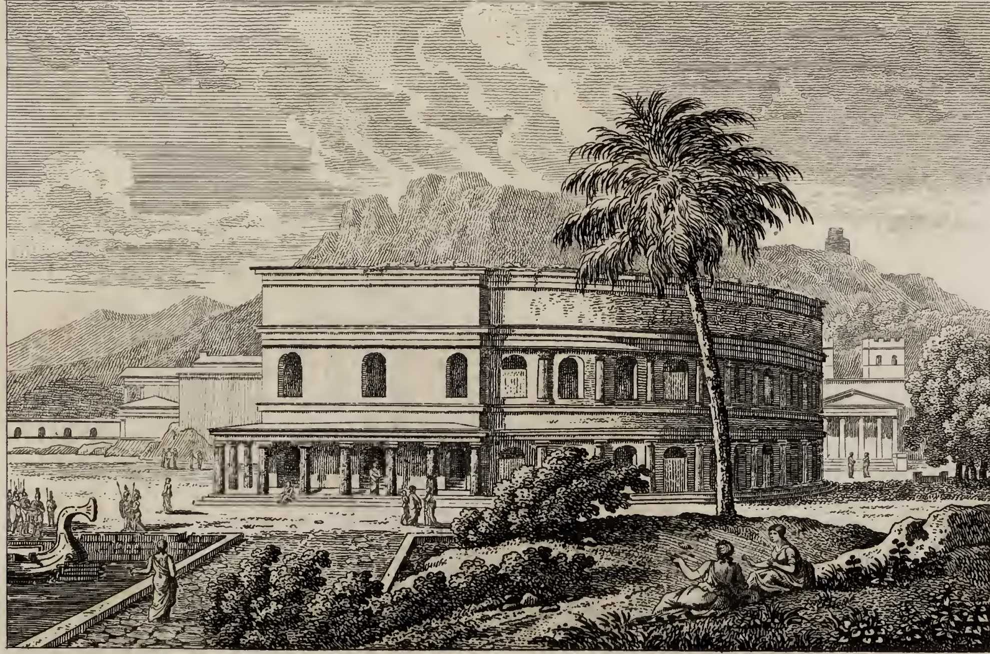
Quoique la réputation de Gessner, comme poète, soit bien supérieure à celle que ses ouvrages pittoresques lui ont acquise; une imagination douce et une extrême sensibilité ont conduit ses pinceaux et ses crayons, aussi bien que sa plume. Il a laissé quelques écrits sur la peinture qui prouvent une grande connaissance de la théorie de cet art.

Gessner imprima, en 1773, ses Idylles, après en avoir dessiné et gravé toutes les planches. Il mourut à Zurich, son lieu natal, le 2 mars 1788, n'ayant pas encore 60 ans.

Planche trente-deuxième. — Une vaste Fabrique ; par Bourgeois.

L'artiste paraît avoir voulu retracer au souvenir du spectateur quelques-unes des anciennes villes de l'Asie, telles que Babylone, Ecbatane, Persépolis. Ce vaste monument, décoré de colonnes, dont la simplicité tient à l'ordre toscan, peut être un palais ou un temple. Un vaisseau de forme antique est près du rivage, et des guerriers se disposent à s'y embarquer. Deux femmes, qui se reposent non loin d'un palmier, occupent le devant de la composition.

Ce tableau de M. Bourgeois, artiste distingué, lui a été demandé par la Société de la réunion des beaux-arts.



Bourgeois pinx^t   *Guyot, j^{ne} Sc.*



Le Sueur pinx[t].   Guyot J[ne]. Sc.

Planche trente-troisième. — *Un Paysage ; par* le Sueur.

Les auteurs anciens parlent souvent des sacrifices qu'on allait faire sur la tombe de personnes chéries. Dans ce tableau, une jeune femme est près d'un monument qu'elle a élevé à l'objet de sa tendresse ou de son amitié. Elle a placé un panier de fleurs près du tombeau, et s'apprête à y déposer sa chevelure. Quelques fabriques indiquent le voisinage d'une ville opulente. On voit à l'horizon la mer et des montagnes.

L'auteur de cette composition; qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre peintre d'histoire du même nom, exposa, pendant plusieurs années, au Salon de peinture de Paris, des paysages qui furent estimés des amateurs. Le Sueur habitait Hambourg depuis quelque temps, lorsqu'il mourut, par un accident déplorable, il y a environ trois ans. Le feu prit à la maison qu'il habitait, et il fut consumé par les flammes, ainsi que son épouse, sans qu'il eût été possible de leur porter aucun secours.

Planche trente-quatrième. — Vue de Castel-Gandolfo ; par Baltard.

Castel-Gandolfo est un village peu éloigné de Rome, avec un château pontifical où le pape a coutume de passer l'automne. Les environs offrent des sites très-pittoresques qui ont souvent été l'objet des études des paysagistes.

Cette vue a été prise sur le lieu même. Le château s'élève sur la hauteur ; dans le lointain, on aperçoit des montagnes ombragées de bois, et le lac Albano. Sur le devant, un pâtre garde ses troupeaux.

Cet ouvrage est de M. Baltard, architecte et auteur de *Paris et ses Monumens*, collection précieuse qui a mérité la protection du gouvernement et les suffrages du public.

Ce paysage, ainsi que le précédent, ont fait partie de la collection formée par la Société de la réunion des beaux-arts, à Paris.



Bulard pinx^t. Guyot j^e Sc.

35.



Bertin pinx. *Guyot J.e Sc.*

Planche trente-cinquième. — Un Paysage ; par Bertin.

Le soleil est au milieu de sa carrière. Des moutons se reposent à l'ombre de plusieurs grands arbres, tandis que le berger se désaltère au ruisseau voisin. Diogènes, vêtu seulement d'un manteau, et tenant son bâton, s'aperçoit que le jeune homme se sert du creux de sa main pour puiser l'eau ; il jette alors sa tasse de bois, en disant : « je vois que j'avais conservé un meuble inutile. »

Ce trait connu de la vie du cynique est ingénieusement placé dans cette jolie composition dont il augmente l'intérêt.

Ce tableau, d'une composition agréable, est de M. Bertin, un de nos premiers peintres de paysages. Il a été exposé, au salon de l'an 13, avec le paysage suivant et plusieurs autres ouvrages du même artiste.

Planche trente-sixième. — *Un Paysage; par* Bertin.

Dans une campagne riante, et près des bords d'une rivière, s'élève, près d'un groupe d'arbres, la statue de Palès, divinité champêtre. De jeunes filles, tenant des instrumens de musique, célèbrent, en dansant, le culte de la déesse. On trouve, dans ce tableau de M. Bertin, des idées gracieuses, une composition agréable. Les figures en sont élégantes et touchées avec esprit.



Bertin pinx.t — Guyot j.e Sculp.t



Vernet pinx.t *L. Guyot Aîné Sc.*

Planche trente-septième. — *Le Matin. Tableau de la galerie du Musée ; par* Joseph Vernet.

Au milieu d'un pays couvert de rochers, une rivière coule sous les arches d'un pont, à l'extrémité duquel est une tour. Des pêcheurs sont dans une barque, et tirent leurs filets. Un autre pêcheur, deux femmes et un enfant sont placés sur le premier plan.

Ce tableau est un des quatre dessus de porte que Vernet peignit pour le château de Choisy. L'artiste a adopté une touche large et un coloris vigoureux, pour produire de loin un grand effet : aussi ce tableau et ceux qui l'accompagnent demandent-ils à être vus d'une certaine distance. Ils ont chacun trois pieds de haut, sur quatre de large.

Planche trente-huitième. — Vue de Tivoli. Tableau de la galerie du Musée; par Vander-Ulft.

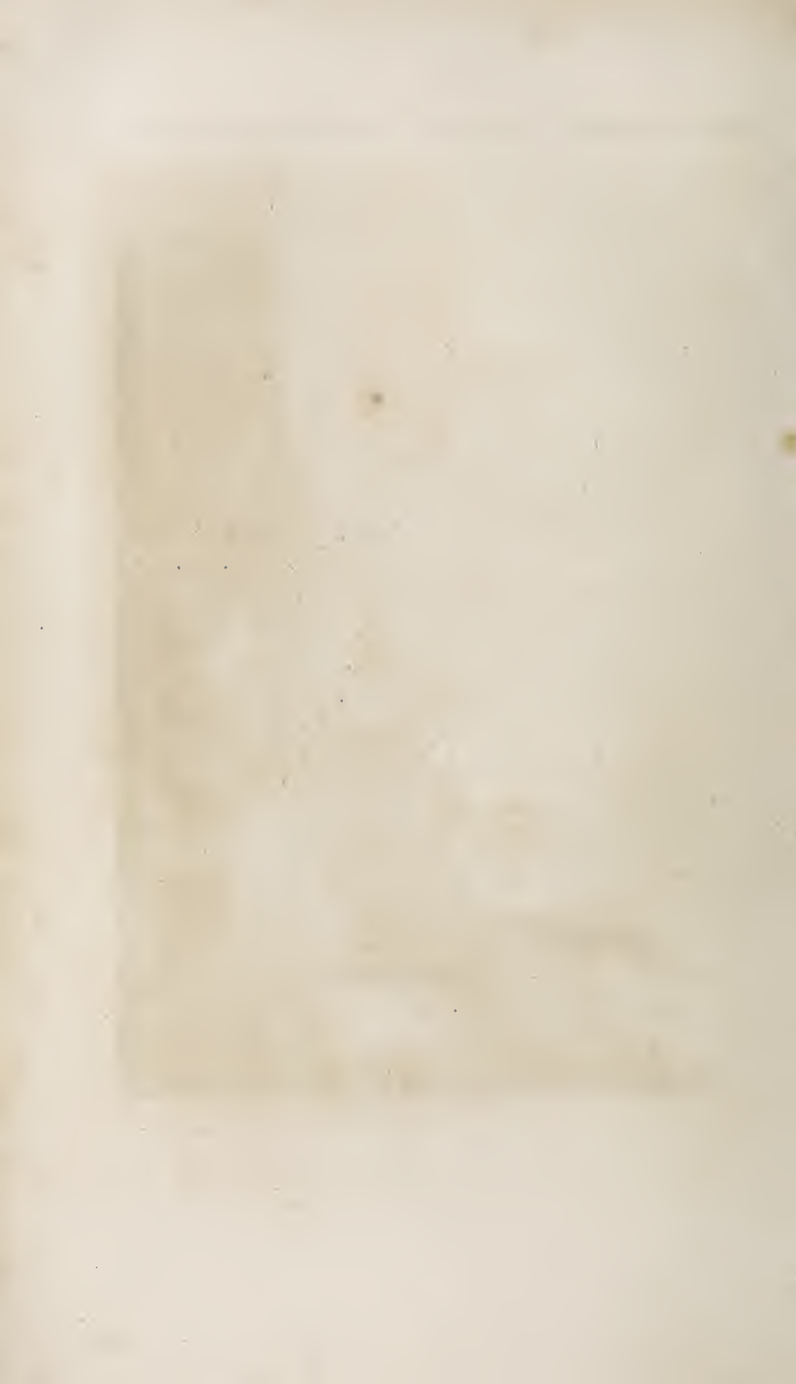
Le titre sous lequel ce tableau est connu ne peut lui convenir. La porte et les tours qu'on y voit ressemblent assez à l'entrée de Tivoli, du côté de Rome, mais il n'y a point là de rivière; et, pour arriver à cette partie de la ville, il faut monter la colline sur laquelle Tivoli est situé. Vander-Ulft, qui n'alla jamais en Italie, aura sans doute pris dans une estampe ou un dessin quelques-unes des masses de sa composition.

Ce tableau est d'un effet piquant, les lumières et les ombres en sont traitées d'une manière assez savante; mais le coloris paraît être tout de pratique, et n'offre point cette agréable variété de tons, que donne l'étude de la nature.

Jacques Vander-Ulft naquit à Gorcum, vers l'année 1627. C'est d'après les estampes qu'il représentait les monumens et les sites de l'Italie. Cette manière de composer, entièrement opposée à celle des peintres de son pays, qui n'ont le plus souvent cherché à imiter que la nature commune, fut peut-être une des principales causes de la réputation de Vander-Ulft parmi les amateurs. Ses talens et une conduite honorable le firent nommer bourgmestre de sa ville natale. On ne connaît pas précisément l'année de sa mort.



*Vander-Vliff. pinx*e   *Devilliers j*e. *Sc.*





C. Dujardin pinx.t   Baugean Sc.

Planche trente-neuvième. — Le Gué. Tableau de la galerie du Musée; par Carle Dujardin.

Une rivière peu profonde coule dans un pays montueux. A gauche, on voit une tour carrée et des ruines. Sur le premier plan, un villageois, accompagné de son fils, traverse le Gué, en chassant son âne devant lui. Un pâtre et des bestiaux sont près du bord opposé.

Ce tableau est remarquable par une touche franche, une couleur agréable, et un fini précieux. Les figures sont bien dessinées, et l'effet de soleil est parfaitement rendu.

Hauteur quinze pouces, largeur 2 pieds.

Planche quarantième. — Un Portrait de femme. Tableau de la galerie du Musée; par Rembrandt.

Le costume de cette femme annonce l'opulence. Elle a un habillement de fourrures, de riches boucles d'oreilles, et un voile. Sans être régulièrement belle, la tête a quelque chose d'intéressant. Le coloris est plein de chaleur et d'harmonie; l'exécution ferme et soignée. C'est un des plus beaux portraits de Rembrandt.

Pl. 40.



Rembrandt pinx.t Devilliers l'ainé Sc.



Vander-Heyden pinx.^t Baugean Sc.

Planche quarante-unième. — Vue d'un Village sur le bord d'un canal. Tableau de la galerie du Musée ; par Vander-Heyden.

L'imagination de l'artiste n'a point eu de part à la composition de ce tableau. Copiste fidèle de la nature, Vander-Heyden a, selon son usage, retracé avec une exactitude scrupuleuse un des sites de son pays. La vérité parfaite de l'imitation, la légèreté du ciel, la limpidité des eaux, le précieux de la touche donnent un grand prix à cet ouvrage. Les figures sont d'Adrien Vanden-Velde, et les barques de Guillaume Vanden-Velde.

Hauteur un pied, six pouces, largeur deux pieds.

Jean Vander-Heyden naquit à Gorcum, en 1637. Il ne reçut de leçons que d'un peintre sur verre, artiste très-médiocre; ainsi on peut regarder son talent comme le fruit de ses propres dispositions.

Il se livra, avec une grande assiduité, à l'imitation de la nature. Il rendait, avec les plus petits détails, les châteaux, églises, et monumens, premiers objets de ses études. Cette manière soignée devait plaire aux amateurs de son pays; et ses tableaux furent très-recherchés. Vander-Heyden, pour en augmenter le mérite, y fit souvent peindre des figures par Adrien Vanden-Velde.

Ce qu'on doit surtout admirer dans les tableaux de Vander-Heyden, c'est que la précision de sa touche et le fini des détails ne nuisent point à l'effet général; son travail n'a rien que de facile. Les dessins de ce maître sont aussi terminés que ses tableaux.

Déja connu comme peintre habile, Vander-Heyden étendit encore sa réputation, en perfectionnant les pompes à incendie. L'utilité de ses travaux fut appréciée; les magistrats d'Amsterdam lui accordèrent une pension et le titre de directeur des pompes. Il s'occupa moins de la peinture depuis cette époque ; mais s'il donnait à l'exercice de sa charge la meilleure partie de son temps, il ne négligea point l'art auquel il devait le commencement de sa célébrité, et dans le petit nombre de tableaux qu'il fit, on retrouva tout le charme de ses premières productions.

Vander-Heyden, estimé de ses concitoyens, eut une vieillesse paisible et honorée. Il mourut à Amsterdam, en 1712, à l'âge de 75 ans.



Teniers pinx.t Perdoux Sc.

Planche quarante-deuxième. — La chasse du Héron. Tableau de la galerie du Musée ; par D. Téniers.

L'oiseau, attaqué par deux faucons, se défend avec ses serres et son bec, tandis que le fauconnier accourt pour s'en saisir. Près de là, on voit trois chasseurs à cheval, et richement habillés. Téniers a représenté dans les airs un autre moment de la chasse, celui où les deux faucons se disposent à fondre sur le héron.

Ce tableau est exécuté dans la manière fraîche et argentine que les connaisseurs recherchent avec prédilection dans les ouvrages de Téniers. On admire l'action, on pourrait même dire les expressions énergiques que le peintre a su donner aux trois oiseaux qui sont en quelque sorte les figures principales de sa composition.

Quelque soin qu'ait pris Téniers de faire fuir par la dégradation des couleurs les hommes et le paysage, il semble qu'il a blessé les lois de la perspective, et que les oiseaux sont d'une proportion trop forte.

Ce tableau a deux pieds, six pouces de haut, sur trois pieds, sept pouces de large.

Planche quarante-troisième. — *Le Printemps. Tableau du Musée de Versailles ; par* N. Poussin.

Ce tableau et les trois suivans sont l'ouvrage de la vieillesse du Poussin ; mais, s'ils sont inférieurs sous le rapport de l'exécution à plusieurs autres productions de ce peintre célèbre, on y admire la grandeur et la richesse de son imagination. Le duc de Richelieu lui ayant demandé, en 1660, quatre paysages, il les acheva en 1664, un an avant sa mort.

Il a représenté les quatre saisons, et placé dans chacun de ces tableaux une scène épisodique tirée de l'Ecriture sainte.

Adam et Eve, ayant encore leur innocence, se reposent dans le jardin d'Eden. Eve montre à son époux l'arbre de la science du bien et du mal, sur lequel on voit l'esprit tentateur.

Le paysage est riche et du plus beau style ; les animaux, d'espèces et de mœurs différentes, sont rapprochés et comme confondus ensemble.

Ce tableau a environ trois pieds de haut, sur quatre de large. Les proportions des trois autres sont les mêmes.

Pl. 43.



N. Poussin pinx.t Devilliers J.e Sc.

Pl. 44.



N. Poussin pinx.[t] Devilliers J.[e] Sc.

Planche quarante-quatrième. — L'Eté. Tableau du Musée de Versailles ; par N. Poussin.

Des moissonneurs sont occupés au milieu d'un champ, tandis que leurs femmes préparent le repas rustique ; un jeune berger charme leurs travaux par les sons de sa cornemuse.

Sur le premier plan, le Poussin a retracé l'histoire touchante du riche Booz, et de Ruth la Moabite qui venait ramasser les épis pour nourrir sa belle-mère Noëmi.

Booz, propriétaire du champ, accueille avec bonté cette jeune femme, lui permet de glaner, et lui annonce qu'il a donné ordre à ses serviteurs de ne lui faire aucune peine. Ruth se prosterne, et lui dit : « D'où me « vient tant de bonheur ! et comment une étrangère « malheureuse a-t-elle trouvé grâce devant vos yeux. »

Un serviteur, qu'on aperçoit près de là dans une attitude respectueuse, paraît promettre pour lui-même et ses compagnons d'obéir fidèlement aux ordres de son maître.

Planche quarante-cinquième.— L'Automne. Tableau du Musée de Versailles; par N. Poussin.

Dans une riante vallée, près de laquelle on aperçoit, sur une hauteur, les fortifications d'une ville, une femme cueille des fruits. Une autre en a déja rempli sa corbeille. Un jeune homme se livre au plaisir de la pêche. Sur le devant, les deux espions envoyés par Moyse dans la terre de Chanaan portent suspendue à un bâton la grappe, d'une grosseur prodigieuse, qui devait donner à leurs compatriotes une si haute idée de la fertilité du pays.

Ce tableau, d'une composition très-simple, est le plus faible des quatre, sous le rapport de l'exécution.

Pl. 45.



N. Poussin pinx.t Devilliers J.e Sc.

Pl. 46.



N. Poussin pinx.t *Devilliers J.e Sc.*

Planche quarante-sixième. — L'Hiver ou *le Déluge. Tableau de la galerie du Musée; par* N. Poussin.

Un espace assez circonscrit; un petit nombre de figures ont suffi au Poussin pour donner une effrayante idée de la plus grande catastrophe du monde. L'histoire de chaque peuple, les monumens, et des preuves physiques irrécusables attestent que la terre a été couverte par les eaux. De toutes les traditions sur le Déluge, le Poussin a choisi celle qui se trouve dans la Genèse.

L'eau vient de couvrir des maisons et des palais dont on n'aperçoit plus que le faîte. L'arche qui porte Noé et sa famille flotte dans le lointain. Le disque du soleil, obscurci par des torrens de pluie qui s'échappent de toutes les parties du ciel, ne donne plus qu'une faible lumière. Dans l'endroit où l'inondation forme, entre des rochers, une espèce de cascade, une barque se brise et va disparaître avec ceux qu'elle porte. D'autres malheureux sont près d'être submergés avec leurs chevaux. Des reptiles se glissent le long des rochers, pour en atteindre le sommet. Tout présente l'image d'une désolation universelle, d'une mort inévitable.

C'est au milieu de tant d'objets sinistres que le Poussin a placé un de ses plus sublimes épisodes. Une femme, dans une barque près des rochers, oubliant son propre péril, élève les bras vers son époux, et lui présente leur enfant au berceau, qu'elle espère sauver. Le père se penche pour saisir

l'enfant, mais la distance qui les sépare est trop grande, et ses efforts seront-ils inutiles!

Un coloris sombre et mélancolique ajoute aux émotions profondes de terreur et de pitié que cette composition inspire.

Plusieurs peintres ont traité le sujet du Déluge; aucun de leurs ouvrages n'a pu soutenir la comparaison contre celui du Poussin. C'est un des chef-d'œuvres de ce grand maître, et une des plus admirables productions de la peinture.



Pl. 47.



Terburg pinx.t *Couché Fils Sc.*

Planche quarante-septième. — Un Militaire offrant de l'argent à une jeune personne. Tableau de la galerie du Musée ; par G. Terburg.

Près d'une table couverte d'un riche tapis et d'assiettes pleines de fruits, on voit une jeune femme vêtue de satin. Un officier, dans le costume du dix-septième siécle, lui présente des pièces d'or. La scène se passe dans l'intérieur d'un appartement.

Ce tableau, d'un dessin correct, d'une couleur vigoureuse, et d'une exécution très-soignée, est surtout admirable par la justesse de l'expression. Le seul défaut qu'offre ce morceau capital, c'est peut-être que le fond est un peu rouge ; mais il est vraisemblable que l'impression de la toile a poussé.

Hauteur deux pieds, largeur deux pieds et demi.

Planche quarante-huitième. — *La Plage de Schevelingen. Tableau de la galerie du Musée; par* A. Vanden-Velde.

A la marée descendante ; le prince d'Orange se promène sur les bords de la mer, dans un carrosse traîné par six chevaux blancs. Ses gens sont à pied autour de la voiture ; quelques-uns s'amusent à agacer des chiens. Des matelots, des pêcheurs, une dame et un cavalier regardent passer le cortége. Dans le fond, on voit l'église et quelques maisons du village ; et sur la mer, des barques à l'horizon.

Ce tableau réunit toutes les beautés qne l'on peut desirer dans les ouvrages de ce genre : un dessin correct, des attitudes naïves, un coloris agréable, une touche spirituelle. C'est un des plus précieux ouvrages de Vanden-Velde qui le peignit en 1660. Il vient de la collection du roi, où il passa après avoir été successivement dans plusieurs collections de Paris. Il est peint sur bois, et a quatorze pouces de haut, sur dix-sept pouces de large.

Pl. 48.



A. Vanden-Velde pinx.t Devilliers l'Aîné Sc.



Claude Lorrain pinx.t

Baugean Sc.

Planche quarante-neuvième. — Une Marine. Tableau de la galerie du Musée; par Claude Lorrain.

Au bord de la mer s'élèvent de somptueux édifices. Le rivage est couvert d'un grand nombre de militaires et de matelots. Sur le premier plan, à droite, on aperçoit une femme assise, ayant près d'elle des vases, des coffres, et des instrumens de musique. La mer est couverte de barques et de vaisseaux de toute grandeur.

Ce tableau réunit toutes les beautés qui ont mérité à Claude Lorrain la réputation d'un des plus grands paysagistes (s'il n'est pas le premier de tous); une belle et savante distribution de lumières; une intelligence parfaite de la perspective; un coloris plein de chaleur et d'harmonie. Claude Lorrain ne sut jamais bien exécuter les figures: reconnaissant son infériorité dans cette partie, il eut souvent recours à Philippe Lauri ou à Courtois. Les figures de ce tableau sont probablement de l'un de ces artistes. Sans être d'une grande correction, elles ont un certain degré d'élégance que Claude Lorrain n'aurait pu leur donner.

Claude Gelée, dit le Lorrain, naquit en 1600, près de Toul, et fut d'abord mis en apprentissage chez un pâtissier. Il partit pour Rome avec quelques-uns de ses camarades; mais, se trouvant sans occupation, il fut contraint d'entrer au service d'un peintre nommé Augustin Tassi. Outre les soins du ménage, Claude Lorrain était encore chargé d'apprêter les couleurs de cet artiste. Il forma le projet d'exercer lui-même la peinture, et pria son maître de lui donner les

premières leçons de cet art. Ses progrès furent d'abord peu sensibles : Tassi et le napolitain Goffredi, sous la discipline duquel Claude Lorrain se mit pendant quelque temps, eurent beaucoup de peine à lui faire comprendre les premiers élémens de la perspective. Enfin un travail assidu et l'étude de la nature développèrent les talens de Claude Lorrain, et les chef-d'œuvres qu'il produisit lui procurèrent de la fortune et de la considération. Tous les connaisseurs de l'Europe recherchèrent ses tableaux, et le pape Urbain VIII lui donna plus d'une fois des marques de sa protection.

Claude Lorrain mourut à Rome, en 1682. Il est enterré dans l'église de la Trinité-du-Mont, où l'on voit son épitaphe. Il n'eut qu'un petit nombre d'élèves, dont le plus connu est Herman Swanefeldt.

Outre ses admirables tableaux, ce célèbre artiste a laissé un grand nombre de dessins très-recherchés. Il a composé dans ce genre un recueil très-précieux qu'il intitula *Libro di Verità*. C'est une collection de dessins au bistre, rehaussés de blanc, d'après tous ses ouvrages de peinture. Il les fit dans l'intention de distinguer ses ouvrages d'avec les copies qu'on en aurait pu faire, et aussi pour éviter de répéter plusieurs fois le même sujet. Ce recueil fut acheté, après la mort de Claude Lorrain, par le duc de Devonshire. On l'a gravé avec succès ; mais les exemplaires des estampes sont très-rares.

Pl. 50.



Berghem pinx.t *Devilliers l'Ainé Sc.*

Planche cinquantième. — Le Gué. Tableau de la galerie du Musée ; par Berghem.

Une rivière peu profonde, et d'un cours très-lent, coule dans une vaste plaine, terminée à l'horizon par quelques collines. Un troupeau de bœufs, conduit par trois villageois et par une femme, traverse cette rivière. Quelques-uns des animaux sont déja parvenus sur la rive opposée.

Quoique cette composition ait peu d'intérêt, le tableau est regardé comme un des plus jolis ouvrages de Berghem. Il mérite cette distinction par l'agrément de la couleur, la finesse de la touche, et par la manière naïve dont cette scène champêtre est rendue.

Hauteur deux pieds, largeur deux pieds et demi.

Planche cinquante-unième. — Le Portrait du cardinal Hippolyte de Médicis. Tableau de la galerie du Musée; par le Titien.

Hippolyte, fils naturel de Julien de Médicis, reçut, en 1529, le chapeau de cardinal du pape Clément VII, son cousin. Il avait beaucoup d'inclination pour la profession des armes, et ne prenait le costume de sa dignité que dans les cérémonies d'appareil.

C'est sans doute peu de temps avant sa mort, arrivée lorsqu'il n'avait que 24 ans, qu'il a été peint par le Titien. Dans ce tableau, il a un justaucorps en velours, d'un rouge foncé, et sur sa tête une toque violette surmontée d'une plume verte.

On sait avec quelle supériorité le Titien a traité le portrait. Parmi les artistes qui se sont fait un nom dans ce genre, on ne lui compare que Vandyck. La plupart des personnages illustres du seizième siécle voulurent être peints par le Titien. La simplicité dans les attitudes, la vérité des caractères, un dessin correct, une couleur suave et harmonieuse caractérisent les portraits de ce grand artiste, et se retrouvent dans celui du cardinal de Médicis. La figure est de grandeur naturelle.

Pl. 51.



Titien pinx^t. Bosq Sc.





Michau pinx.t Perdoux Sc.

Planche cinquante-deuxième. — L'Hiver. Tableau de la galerie du Musée; par Michau.

Devant la porte d'une habitation rustique, des paysans égorgent un porc. Dans le lointain on aperçoit des patineurs, et, à l'horizon, un village avec son église. les arbres sont dépouillés de feuilles; le ciel est brumeux et couvert de nuages.

Les auteurs qui ont écrit la Vie des peintres ne parlent point de Michau. On lit dans la notice du Musée que cet artiste naquit à Tournay, en 1676, et qu'il mourut très-vieux. M. J. B. P. le Brun, dit dans l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Galerie des peintres flamands*, que Michau a fait des compositions agréables et piquantes; que ses paysages sont autant de *Vues* des environs de Bruxelles, et qu'il a imité Téniers avec succès.

Ce tableau a environ quinze pouces de haut, sur dix pouces de large.

Planche cinquante - troisième. — La Chasse du Cerf. Tableau de la galerie du Musée; par Philippe Wouvermans.

Le cerf est entouré par les chasseurs, au bord d'une rivière peu profonde. Les chiens le poursuivent : d'autres chasseurs accourent, et le cerf va périr.

Le moment choisi par l'artiste est un des plus intéressans de la chasse du cerf. Les hommes, les chevaux, les chiens, tout est animé dans cette charmante composition. Le site est riant, le ciel léger et lumineux, la couleur chaude, et la touche pleine de franchise.

Hauteur un pied, largeur un pied, trois pouces.



Pl. 54.



D. Teniers pinx.t

Couché Fils Sc

Planche cinquante-quatrième. — L'Alchimiste. Tableau de la galerie du Musée ; par D. Téniers.

Cet alchimiste, entouré de vases, de cornues, et de livres, est occupé à préparer une potion. On voit dans le fond un jeune homme qui entretient le feu d'un fourneau.

La couleur de ce tableau, moins transparente que celle de plusieurs autres du même artiste, est plus chaude et plus vigoureuse. Il semble qu'il ait voulu se rapprocher de la manière de plusieurs maîtres flamands, connus par la force de leur coloris. Au reste, on reconnaît Téniers dans cette production, au goût de dessin, à la vivacité de la touche, et à l'esprit avec lequel les accessoires sont rendus.

Ce tableau a environ un pied de haut, sur seize pouces de large.

Planche cinquante-cinquième. — Une Tempête. Tableau de la galerie du Musée ; par J. Ruysdaël.

La dénomination sous laquelle ce tableau est connu ne paraît pas exacte. On voit bien ici la mer agitée se briser contre une digue ; plusieurs petites barques paraissent fortement battues par le vent ; mais l'orage n'est pas assez considérable pour les obliger à plier leurs voiles, et des vaisseaux à plusieurs mâts n'éprouvent aucune violente secousse. Il semble donc que Ruysdaël a voulu représenter un de ces *gros temps* que l'on éprouve souvent sur les côtes de la Hollande, sans que les marins de ce pays se livrent avec moins d'ardeur à la navigation.

Ce tableau est un chef-d'œuvre dans un genre très-difficile ; puisque le génie de l'artiste doit transporter sur la toile une nature en mouvement, et qu'il ne peut retracer que de mémoire l'agitation des flots et les effets du vent. Tous ces objets sont ici rendus de manière à produire nne illusion parfaite. Une exécution ferme, le coloris le plus vrai ajoutent encore au mérite de cet excellent tableau. Il a environ deux pieds de haut, sur trois pieds de large.



Rubens pinx.t Guyot Ainé Sc.

Planche cinquante-sixième. — Vue de Malines. Tableau de la galerie du Musée ; par Rubens.

Ce tableau représente une des vastes plaines, si communes dans la Belgique. Pour animer la scène, Rubens a introduit des paysans qui font la récolte des foins. Il semble que la fougue du génie de ce célèbre peintre ne lui ait pas permis de donner à ses paysages ce fini précieux qui produit l'illusion. On y trouve bien la chaleur du pinceau et l'extrême facilité de la touche, mais presque tous ont un coloris cru qui nuit à leur effet. Ces remarques peuvent surtout s'appliquer à *la Vue de Malines.* Elle a environ deux pieds, quatre pouces de haut, sur trois pieds et demi de large.

Planche cinquante-septième. — Unè Hôtellerie. Tableau de la galerie du Musée ; par Pynacker.

L'hôtesse est sur sa porte, et donne des rafraîchissemens à un voyageur. Au bas de l'escalier extérieur, on voit deux mulets chargés, et le valet de l'auberge. Plus loin, un villageois conduit dans le chemin une charrue attelée de deux bœufs.

Ce tableau est soigné dans toutes ses parties. La couleur est vigoureuse, transparente et pleine d'harmonie. Les figures sont correctes et bien touchées.

Hauteur trois pieds, largeur trois pieds et demi.

Le nom de famille de Pynacker est inconnu. Ce peintre prit celui du bourg de Pynacker, son pays natal, situé entre Schiedam et Delft. Le séjour de Rome, où il alla, lorsqu'il était encore fort jeune, développa ses talens. Après trois ans d'études assidues dans cette ville, il retourna en Hollande, et fut très-occupé. Il mourut en 1673, à l'âge de 52 ans, avec la réputation d'un grand paysagiste. En effet, peu de maîtres ont eu un talent plus soutenu, et ont porté plus loin que lui la connaissance des diverses parties de l'art.

Pl. 57.



Pinacker pinx.t *Lameau Sc.*





Bakhuysen pinx.t Baugean Sc.

Planche cinquante-huitième.— Le Coup de vent. Tableau de la galerie du Musée ; par Backhuysen.

Le peintre a saisi un de ces instans où le vent, soufflant avec une certaine violence, soulève les flots, et met les bâtimens de médiocre grandeur en danger d'être jetés à la côte.

Ce tableau est parfait dans son genre : le mouvement des vagues, la marche des barques de pêcheurs, l'agitation des nuages sont rendus avec une vérité qui est le triomphe de l'art. Il serait impossible qu'aucune partie de l'ouvrage fût mieux exécutée. Ce tableau précieux a environ neuf pouces de haut, sur deux pieds et demi de large.

Louis Backhuysen, né à Embden, en 1631, est un des plus grands peintres de marine qui aient existé. Il ne fut pas d'abord destiné à la peinture, et, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il travailla chez un négociant d'Amsterdam. C'est alors que, sans avoir reçu les leçons d'aucun artiste, il commença par faire des dessins d'après les vaisseaux qu'il voyait dans le port. Ses premiers essais furent des morceaux achevés que les amateurs payèrent 10, 20 et jusqu'à 100 florins.

Encouragé par ce succès, Backhuysen essaya de peindre, et entra dans l'école d'Aldert Van-Everdingen, excellent paysagiste. Ses talens se développèrent de plus en plus, et sa réputation s'étendit. Backhuysen ne négligea aucune des études qui pouvaient le conduire à la perfection ; il ne craignit même pas de se livrer à celles qui mettaient ses jours en danger. On le vit souvent, lorsqu'un orage s'élevait,

s'embarquer sur une petite nacelle, et observer de sang froid les terribles effets de la tempête. L'imagination encore remplie de ces scènes grandes et effrayantes, il courait à son atelier, et les exprimait dans ses tableaux avec la plus grande vérité.

Backhuysen reçut la visite de plusieurs souverains, entr'autres celle de Pierre premier, empereur de Russie, qui lui demanda des dessins de vaisseaux de tout rang.

Quelque nombreuses que soient les productions de Backhuysen, on regrette que ce grand peintre ait employé une partie de son temps à enseigner l'écriture, où il excellait, aux personnes les plus distinguées d'Amsterdam.

Backhuysen, estimé de ses contemporains, vécut jusqu'à l'âge de 78 ans. Vers ses dernières années, il fut affligé de la goutte et de la gravelle; cependant il ne perdit rien de la gaieté franche qui était le fond de son caractère: on en a rapporté un trait remarquable. Peu de temps avant sa mort, il acheta lui-même d'excellent vin, et mit dans une bourse autant de florins qu'il avait vécu d'années; puis il pria, par son testament, ses amis qu'il invitait à ses funérailles, de dépenser l'argent et de boire le vin, en sa mémoire, avec autant de plaisir qu'il en avait à leur faire ces présens.

Pl. 30.



Berghem pinx.t Lameau Sc.

Planche cinquante-neuvième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée; par Berghem.

Un groupe de grands arbres s'élève sur le bord d'une rivière qu'un pâtre traverse à gué, avec ses moutons. Le fond représente un site entrecoupé de rochers et orné de fabriques. On voit, sur le premier plan, un mulet chargé, quelques bestiaux, un villageois et deux femmes : l'une est à cheval, et celle qui est à pied semble lui présenter son enfant.

Ce tableau, d'une plus grande proportion que la plupart des autres ouvrages de Berghem (quatre pieds de haut, sur six de large) suffirait seul pour placer cet artiste parmi les plus grands paysagistes. La couleur en est fière, suave, transparente; la dégradation des plans est parfaite. Chaque objet est touché dans le sentiment qui lui est propre. Les figures et les animaux sont dessinés avec esprit, et ont l'élégance particulière aux productions de Berghem. En un mot, ce tableau est un chef-d'œuvre où la critique la plus sévère ne trouverait rien à reprendre, si les lointains ne paraissaient pas d'un bleu un peu trop vif et trop uniforme.

Planche soixantième. — Un Portrait d'homme. Tableau de la galerie du Musée ; par Bartholomé Vander-Helst.

Ce portrait est celui d'un magistrat ou autre personnage distingué des Pays-Bas. Il est debout près d'une table, et tient son chapeau d'une main. Son habillement est de soie noire, et la collerette est blanche.

Ce tableau offre la correction, la couleur suave, le pinceau ferme et facile qui ont acquis à Vander-Helst une grande réputation. Il n'a guères peint que des portraits ; mais, dans ce genre, il est regardé comme un des plus grands artistes de l'école flamande. Son chef-d'œuvre est une composition d'un très-grand nombre de figures, de grandeur naturelle, représentant les chefs des Hollandais jurant la trève de 1609. On le voit dans l'une des salles de la maison de ville d'Amsterdam. Les connaisseurs le regardent comme un morceau achevé dans toutes ses parties. Pour en donner la plus haute idée, il suffit de dire que son pendant, exécuté par Rembrandt, et qui représente les chefs de la milice bourgeoise d'Amsterdam, ne peut soutenir la comparaison.

Vander-Helst, né à Harlem, en 1613, demeura toujours à Amsterdam. On ignore en quelle année il mourut, ainsi que le nombre et les noms de ses élèves. Ses tableaux sont rares et très-recherchés.

Pl. 60.



Vander-helst pinx[t]. Bosq Sc.



Pl. 61.



P. de Laar pinx.t

Guyot j.e Sc.

Planche soixante-unième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée ; par Pierre de Laar*, dit* Bamboche.

Sur le bord d'une rivière, un pâtre, assis à terre, joue du chalumeau, et une femme est occupée à traire une chèvre. On voit près d'eux une autre chèvre, une vache, et un chien. Le fond représente des montagnes et les principaux édifices d'une ville.

Les figures et les animaux sont touchés avec fermeté, et la couleur est vigoureuse. Mais l'impression de la toile a poussé dans le fond, et donne à cette partie une teinte rouge qui nuit à l'harmonie et à la vérité.

Ce tableau, de forme ovale, a environ quinze pouces de haut, sur deux pieds de large.

De Laar naquit à Laaren, près Naarden, en Hollande, vers l'an 1613, d'une famille aisée. Son goût pour la peinture lui fit entreprendre le voyage de Rome. Il y demeura 16 ans; et, pendant ce temps, il vit ses talens très-estimés et ses ouvrages chèrement payés.

Le nom de Bamboche (*Bambozzo*) fut donné à ce peintre par les Italiens, à cause de sa figure difforme. La nature, qui l'avait traité avec tant de dureté sous ce rapport, l'avait d'ailleurs amplement dédommagé. Il était excellent musicien, et jouait de plusieurs instrumens. Son enjouement et l'aménité de son caractère lui acquirent des amis, au nombre desquels on place Sandrart, Claude Lorrain, et même le Poussin.

Bamboche, cédant enfin aux instances de sa famille, abandonna, quoiqu'à regret, le séjour de la capitale des arts. Il alla d'abord à Amsterdam, en

1639, et ensuite à Harlem. Les biographes ne sont point d'accord sur les causes de la mort de ce peintre. Les uns prétendent qu'elle fut occasionnée par le chagrin qu'il éprouva, en voyant les ouvrages de Philippe Wouvermans préférés aux siens; d'autres assurent, et cette opinion paraît plus vraisemblable, que lorsque de Laar fut parvenu à l'âge de soixante ans, ses infirmités augmentèrent au point que cet homme, d'un naturel gai, tomba tout-à-coup dans une profonde mélancolie, et qu'il périt, peu de temps après, d'une oppression, en 1673 ou 1674.



P. De Laar pinx.t

Guyot j.e Sc.

Planche soixante-deuxième. — Le Départ de l'Hôtellerie. Tableau de la galerie du Musée ; par Pierre de Laar, *dit* Bamboche.

Deux voyageurs se remettent en route, après s'être reposés dans une hôtellerie de campagne. L'un est déja à cheval, et attend son compagnon qui se dispose à le suivre. On voit près d'eux l'hôtesse qui vient de leur donner des rafraîchissemens.

Ce tableau est le pendant du précédent, et ne lui est pas inférieur pour la correction des figures, prises dans la nature commune, et pour la franchise de l'exécution; mais le temps a également fait pousser l'impression rouge de la toile.

Planche soixante-troisième. — Une Forêt. Tableau de la galerie du Musée ; par Jacques Ruysdaël.

Au milieu d'une vaste forêt coule une rivière peu profonde, que des animaux traversent. Sur le devant, à droite, un voyageur se repose. Près de lui, une femme, montée sur son âne, parle à un homme enveloppé de son manteau. Une vache et un chien les accompagnent. On aperçoit, dans le lointain, des bestiaux; et, dans une route du bois, un paysan avec son chien.

On admire, dans ce morceau capital, les beautés particulières aux tableaux de Ruysdaël. Un excellent choix, une opposition savante de formes et de couleurs, une entente parfaite du clair-obscur, un pinceau fier, et partout les teintes riches et variées de la nature. Les figures sont de Berghem, digne d'associer son pinceau à celui de Ruysdaël.

Ce tableau a quatre pieds de haut, sur six de large.

Pl. 63.



Ruysdael pinx.t *Guyot J.e Sc.*



Vander-Burch pinx^t. *Guyot j.^e Sc.*

Planche soixante-quatrième. — Un Paysage ; par Van-der-Burch.

Dans un site solitaire, deux jeunes femmes prennent le plaisir du bain. Non loin d'elles, la rivière, dans laquelle s'avancent des langues de terre couvertes de gazon, forme une cascade. On aperçoit, dans le fond, des ruines ; et, à l'horizon, quelques montagnes.

Vander-Burch, mort à Paris, en l'an 11, était un des meilleurs paysagistes de notre école moderne. Ses compositions sont d'une noble simplicité, et d'un bon style. Sa couleur est chaude et vigoureuse. Plusieurs de ses ouvrages, exposés au salon de l'an 13, augmentèrent les regrets que sa perte avait causés aux amis des arts. Il a laissé une collection assez nombreuse de tableaux, d'études et de dessins de sa composition.

Planche soixante-cinquième. — Un Paysage ; par Van-der-Burch.

Au milieu de rochers en partie couverts de feuillages, s'élève un aqueduc derrière lequel on aperçoit une haute montagne. Une rivière forme plusieurs chutes. On voit, sur le premier plan, un berger et son troupeau se reposant à l'ombre.

Ce tableau est le pendant du précédent. Ils appartiennent à M. Dupré, graveur en médailles.



Vander-Burch pinx.t *Guyot j.e Sc.*

Planche soixante-sixième. — Un Coup de vent; par Loutherbourg.

La mer agitée se brise avec furie contre une espèce de digue. Le ciel est chargé de nuages; et une barque à deux mâts, cédant à la violence du vent, semble près de se briser contre des pilotis, malgré les efforts de l'équipage. On aperçoit une autre barque dans le lointain.

Ce tableau, plein de chaleur et de mouvement, est de M. Loutherbourg, né en Alsace, et depuis longtemps fixé en Angleterre où ses ouvrages sont très-estimés.

Planche soixante-septième. — Un Paysage; par Bruandet.

A la lisière d'une forêt, une jeune fille garde des bestiaux. Son chien repose près d'elle. Dans le fond on aperçoit quelques fabriques.

M. Bruandet, mort en pluviose an 12, était un artiste très-laborieux, et il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Ils sont remarquables par la vérité de l'imitation, et une exécution soignée.

67.



Bruandet pinx.t

Guyot Ainé Sc.



C. Bourgeois pinx.t et Sc.

Planche soixante-huitième. — Un Paysage; par Bourgeois.

Le site représente une vaste campagne entrecoupée de collines, et couverte çà et là de grands arbres. A gauche, sur un plan éloigné, on voit des bestiaux, dont quelques-uns s'abreuvent dans le fleuve. A droite est un berger conduisant son troupeau. Sur le premier plan, une femme parle à un homme assis. Des fabriques élégantes sont dans le lointain, et de hautes montagnes s'élèvent à l'horizon.

Ce tableau est remarquable par la richesse de la composition et la pureté du style qui distinguent les productions de M. Bourgeois. Cet artiste a déja fourni aux expositions publiques un grand nombre d'ouvrages auxquels les amateurs ont fait l'accueil le plus favorable et le mieux mérité.

Planche soixante-neuvième. — Vue prise à Tivoli ; par Bourgeois.

Cette vue offre quelques-unes des grandes et belles lignes de fabriques et monumens qui, dans les environs de Rome, sont l'objet de l'étude des paysagistes.

M. Bourgeois, qui s'est livré en Italie à des travaux assidus, vient de publier, avec un grand succès, un Recueil des plus belles *Vues* de ce pays, qu'il a dessinées sur les lieux. Cette intéressante collection, gravée par lui-même ou par d'habiles artistes, réunit au beau choix, une exécution savante et spirituelle.

Le tableau, dont on donne ici la gravure, fut exposé en l'an 10, avec plusieurs autres du même artiste.



C. Bourgeois pinx.t et Sc.





Loutherboug pinx.t *Guyot Aîné Sc.*

Planche soixante-dixième. — Une Marine; par Loutherbourg.

La composition de ce tableau est d'une grande simplicité. Quelques pêcheurs sont sur le rivage. Plus loin, on aperçoit des barques, et un vaisseau à trois mâts. Le soleil, près de descendre sous l'horizon, éclaire la mer de ses derniers rayons.

Planche soixante-onzième. — Un Paysage; par Bacler-d'Albe.

Ce paysage riche et du style héroïque représente à gauche des fabriques environnées d'arbres majestueux, et à droite une masse de rochers. Plus loin, on voit une rivière dont l'eau forme une cascade. Dans le fond est un bois au dessus duquel s'élèvent les faîtes de quelques édifices, et une chaîne de montagnes. Sur le devant, un homme et trois femmes, dans le costume antique, paraissent s'entretenir ensemble.

Un excellent choix, un coloris agréable, l'étude des grands maîtres, heureusement unie à celle de la nature, caractérisent les productions de M. Bacler-d'Albe. Toutes ces beautés se trouvent dans ce tableau, ainsi que dans son pendant, gravé planche 72.

Pl. 71.



B. Dalbe pinx.t Guyot j.e Sc.

Pl. 72.



Bacler-Dalbe pinx.t *Guyot j.e Sc.*

Planche soixante-douzième. — *Un Paysage ; par* Bacler-d'Albe.

Sur le devant, une jeune bergère, assise au pied d'un grand arbre, joue du chalumeau, tandis que ses compagnes, dont l'une porte de l'eau dans des vases, l'écoutent avec attention. Plus loin, est une habitation simple, mais élégante, construite aux pieds d'un rocher. A droite est une rivière sur laquelle on voit une barque, conduite par deux femmes; elles paraissent s'approcher de deux autres femmes placées sur le bord de l'eau. Plus loin, une fabrique s'élève au milieu de bois et de rochers.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

PAYSAGES ET TABLEAUX DE GENRE.

ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

RECUEIL de Gravures au trait, contenant la collection complète des peintures et sculptures du Musée Napoléon; les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté le prix aux concours publics; les productions des Artistes en tous genres, qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloges; édifices publics, etc.

Rédigé par C. P. LANDON, Peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; membre de l'Athénée des Arts; de la Société Philotechnique; de celle libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris; Associé-Correspondant de la Société d'émulation d'Alençon, de celle d'Anvers, etc.

PAYSAGES ET TABLEAUX DE GENRE.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, Peintre, quai Bonaparte, n.° 1, au coin de la rue du Bacq.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIV — 1805.



Pl. 1.



Rembrandt pinx.t *Devilliers l'Aîné Sc.*

Planche première. — Le Philosophe en méditation. Tableau de la galerie du Musée; par Rembrandt.

Un vieillard, assis près d'une table, sur laquelle sont des livres et des objets de sciences, paraît méditer profondément. De l'autre côté, une femme se dispose à placer un vase sur le feu. On entrevoit une autre femme dans l'escalier circulaire qui occupe le milieu de la composition.

Ce tableau est un chef-d'œuvre pour la magie du clair-obscur, la dégradation de la lumière, et la manière savante dont l'effet de soleil est rendu. Rembrandt semble s'être surpassé, et avoir atteint le dernier degré d'illusion que l'art puisse produire. Aucun de ses ouvrages n'offre plus de suavité, de vigueur, et d'harmonie.

Hauteur 1 pied, largeur 15 pouces.

Planche deuxième. — Une Marine. Tableau de la galerie du Musée; par Pinacker.

Dans un pays de montagnes, s'élève une vieille tour, au bas de laquelle est à l'ancre un bâtiment de commerce. Sur le premier plan, est une barque longue dans laquelle on voit des voyageurs avec leurs effets. Quelques villageois se reposent près d'un sentier qui conduit à la tour, et que monte un pâtre avec ses bestiaux.

L'effet du soleil couchant est rendu avec beaucoup d'intelligence : comme il est en partie caché par les nuages et les rochers, il en résulte une opposition piquante ; mais les teintes lumineuses sont d'un jaune cru. Si l'imitation parfaite de ces sortes d'effets est au dessus des moyens de l'art, les grands paysagistes ont prouvé qu'on pouvait du moins en approcher, quant à la vérité du ton, plus que ne l'a fait ici Pinacker. Au reste, la touche de ce tableau est vive et spirituelle, et l'ensemble en est agréable.

Hauteur 18 pouces, largeur 2 pieds.

Pl. 2.



Pinaker pinx.t Niquet j.e Sc.

Pl. 3.



Ph. Champagne pinx.t Devilliers l'Aîné Sc.

Planche troisième. — Philippe de Champagne, *peint par lui-même. Tableau de la galerie du Musée.*

Le peintre s'est représenté au milieu d'un paysage. Il est vêtu d'un manteau noir, et tient à la main gauche un rouleau de papier. La date de 1668, marquée sur ce rouleau, fait connaître que Champagne avait 66 ans, lorsqu'il fit ce portrait. On aperçoit dans le fond la ville de Bruxelles, patrie de l'artiste.

La manière dont ce portrait est exécuté annonce le grand coloriste. Les chairs sont brillantes, animées, et le paysage est très-vigoureux. La figure, posée simplement, est dessinée avec beaucoup de correction. La tête est remarquable par un air de douceur et de sagesse qui s'accorde parfaitement avec le caractère connu de Champagne et de ses ouvrages.

Ce portrait, de grandeur naturelle, vient de la collection de l'ancienne Académie de peinture.

On a donné, dans le cinquième volume des Annales du Musée, page 93, une notice détaillée sur Philippe de Champagne et sur ses principaux ouvrages; mais il y est considéré plutôt comme peintre d'histoire que comme peintre de portraits, si toutefois ces deux genres doivent être distingués, car il est reconnu que les plus grands peintres ont également réussi dans l'un et dans l'autre. Il suffirait de citer le Titien, Raphaël, Vandyck, Rubens, etc.

Philippe de Champagne eut un talent particulier pour les portraits. Avant l'âge de 20 ans, il en avait peint un grand nombre, entre autres celui du comte de Mansfeld, qui le firent connaître avantageusement, et préparèrent sa grande réputation.

Planche quatrième.— Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée ; par A. Vanden-Velde.

Un pâtre est assis près d'un arbre avec sa femme qui lui présente leur enfant. Des vaches, des moutons et une chèvre paissent l'herbe ou se reposent. Le soleil est près de descendre sous l'horizon.

Ce tableau est d'une couleur vigoureuse et d'une exécution facile. Les figures sont dessinées correctement ; et, quoiqu'elles soient d'une très-petite proportion, leur action est rendue avec beaucoup de justesse et de naïveté.

Hauteur 1 pied, largeur 1 pied 8 pouces.

Pl. 4.



A Vanden-Velde pinx.t Guyot j.e Sc.



Swanevelt pinx.t *Niquet j.e Sc.*

Planche cinquième. — *Un Paysage au soleil couchant. Tableau de la galerie du Musée ; par* Herman Swanevelt.

Une rivière coule au milieu d'un site très-pittoresque, et le divise en deux parties, dont l'une forme le plan antérieur, et est couverte de grands arbres. On aperçoit sur le devant trois voyageurs ; plus loin, un pâtre et des bestiaux : dans le lointain, sur un rocher escarpé, une vieille tour accompagnée de quelques édifices, et un aqueduc sous lequel passe une cascade qui se précipite dans la rivière. Ce plan est dominé par une haute montagne : on en aperçoit une autre à l'horizon : le ciel est entrecoupé de légers nuages.

Le ton chaud et varié de ce tableau, autant que le genre de la composition, rappelle ceux de Claude Lorrain dont Swanevelt avait pris des leçons, et qu'il s'était proposé pour modèle. On a confondu souvent les ouvrages de ces deux peintres ; mais la touche de l'élève n'a pas le moelleux de celle du maître, et ses teintes ne sont pas aussi largement empâtées. Les figures et les animaux de ce paysage sont d'un excellent goût de dessin et d'une exécution spirituelle.

La plupart des auteurs qui ont écrit la Vie des Peintres ignorent en quelle contrée des Pays-Bas naquit Herman Swanevelt. On rapporte sa naissance à l'an 1620, et l'on croit qu'il prit d'abord des leçons de Gérard Douw. Herman n'ayant encore que 20 ans, fit le voyage d'Italie. C'était l'époque où Claude Lorrain jouissait à Rome d'une très-grande réputation ;

Herman, admirateur de ce peintre, entra dans son école, et tâcha de saisir sa manière sans cependant cesser de consulter la nature. Il travaillait avec tant d'assiduité que ses camarades d'études, ses compatriotes même ne pouvaient le rencontrer qu'aux environs de Rome, dessinant sans cesse parmi les édifices et les ruines. Cette conduite lui fit donner le nom d'*hermite;* mais il acquit des talens et de la considération. On assure que Claude Lorrain voyant les ouvrages d'Herman très-recherchés et transportés chez l'étranger, comme les siens propres, en conçut de la jalousie.

Herman est le meilleur des imitateurs de Claude Lorrain; et, s'il n'égala pas son maître dans le paysage, il dessina mieux que lui les figures et les animaux. Il a gravé à l'eau forte avec beaucoup de succès.

Herman mourut à Rome, en 1690.

Pl. 6.



N. Poussin pinx.t *Devilliers l'Aîné Sc.*

Planche sixième. — Poussin peint par lui-même. Tableau de la galerie du Musée.

Félibien rapporte que les admirateurs et les amis du Poussin desiraient depuis longtemps posséder son portrait, lorsqu'en 1650 ce grand peintre, alors âgé de 56 ans, résolut de les satisfaire, et en envoya deux à Paris, exécutés de sa propre main et dans différentes attitudes.

Dans celui qui est maintenant au Musée, le Poussin s'est représenté debout, tenant un porte-feuille rempli de dessins. Derrière lui sont plusieurs tableaux dont le seul qui ne soit pas retourné vers le mur laisse voir un buste de femme par laquelle on croit que le Poussin a voulu désigner la peinture. Son nom, son âge, et l'année où ce portrait fut fait sont écrits en latin derrière l'un de ces tableaux.

Quoique le Poussin assurât qu'il avait eu de la peine à finir cet ouvrage, n'ayant pas fait de portraits depuis 28 ans, celui-ci n'en est pas moins une de ses bonnes productions.

Le dessin est de la plus grande correction, la draperie bien jetée et bien peinte : le coloris pourrait avoir plus de fraîcheur ; mais on est bien dédommagé de ce qui manque dans cette partie de l'art par la manière ferme et savante dont les traits sont prononcés. Il est à croire qu'aucun artiste, parmi les contemporains du Poussin, n'aurait pu rendre, avec la même fidélité, la physionomie grave et pensive de ce peintre profond. La figure est de grandeur naturelle.

Planche septième. — Une Vue de mer calme. Tableau de la galerie du Musée; par Guillaume Vanden-Velde, le fils.

Le ciel est pur : la mer, dans un calme parfait, est couverte de vaisseaux. On remarque sur le devant, à droite, un yacht et un vaisseau à trois mâts ; on découvre encore quelques voiles et une côte basse à l'horizon.

Ce tableau, dans la proportion de 3 pieds, sur 3 pieds et demi, est, comme tous ceux de Guillaume Vanden-Velde, d'une couleur chaude, vigoureuse et transparente. Les vaisseaux sont dessinés avec une grande précision, et les petites figures touchées avec beaucoup de vivacité.

Guillaume Vanden-Velde, né à Amsterdam, en 1633, reçut les premières leçons de son art de Guillaume Vanden-Velde, son père, qui s'était distingué à faire des dessins de marine. Celui-ci quittant son pays pour passer en Angleterre, confia son fils à Simon de Vliéger qui excellait dans le même genre. Mais l'élève fut bientôt en état de se passer des leçons du maître ; et, ayant envoyé quelques tableaux à son père qui les fit voir à la cour, il y fut mandé, et reçut de Jacques II, à titre d'encouragement, une pension considérable. Il fut continuellement occupé à peindre, pour les rois Charles II et Jacques II, les actions les plus éclatantes des flottes d'Angleterre. Vanden-Velde fit aussi plusieurs tableaux qui se répandirent au dehors, et acquit en peu de temps une fortune considérable et la réputation d'un des premiers peintres de marine connu jusqu'alors. Il mourut à Londres, le 6 avril 1707.

Pl. 7.



G. Vanden-Velde pinx.t Baugean Sc.

Pl. 8.



Orizzonte pinx.t Chancourtois Sc.

Planche huitième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée; par Orrizonte.

On voit sur un plan éloigné de vastes ruines auxquelles sont joints des bâtimens mieux conservés. Au bord du chemin, deux voyageurs se reposent, tandis qu'un autre se prépare à continuer sa route. De l'autre côté, un mendiant, assis au pied d'un arbre, leur demande l'aumône.

Le style et l'exécution de ce tableau tiennent beaucoup du genre *héroïque.* Le pinceau est ferme; les figures sont correctes, et largement touchées. Le coloris a de la force, mais il ne faut point y chercher l'étude précieuse des différens tons de la nature. En un mot, l'ouvrage est plus propre à faire son effet d'assez loin qu'à soutenir un examen sévère dans les détails.

Le nom sous lequel Orrizonte est connu, sa manière de peindre, son séjour en Italie, où il étudia son art et où il mourut, l'ont fait placer parmi les paysagistes de cette nation, quoiqu'il fût flamand. Son nom propre était Jean-François Van Bloemen. Il naquit à Anvers, en 1656. On ignore sous quel maître il étudia d'abord, et à quelle époque il entreprit le voyage d'Italie. Au reste, dès son arrivée à Rome, il donna des preuve de ses talens. La société académique, en le recevant parmi ses membres, lui donna le nom d'*Orrizonte,* pour désigner l'habileté avec laquelle il savait dégrader les plans de ses tableaux. Après avoir survécu à tous ses confrères de la Société académique, il mourut à Rome, en 1740.

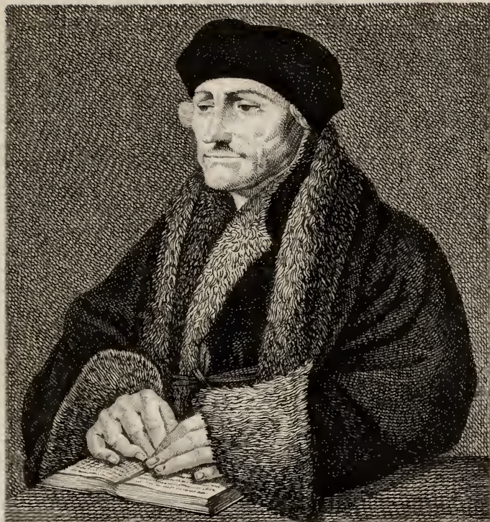
Planche neuvième. — Portrait d'Erasme. Tableau de la galerie du Musée ; par Holbein.

Ce portrait d'Erasme, célèbre écrivain hollandais, est d'une proportion un peu au dessous de grandeur naturelle. On y remarque une grande vérité de caractère, une extrême simplicité de contours, de coloris et d'exécution, un peu de sécheresse, un fini précieux.

Ce peintre, né en 1498, a quelquefois été nommé Holbein le jeune, pour le distinguer de son père qui cultivait la peinture, mais dont les talens furent bien inférieurs à ceux de son fils. Une Danse de paysans, peinte dans le marché au poisson, et le fameux tableau de la *Danse des morts*, commencèrent la réputation d'Holbein. Il fit ensuite le portrait d'Erasme qui lui conseilla de se rendre en Angleterre, et lui donna une lettre de recommandation pour le chancelier Thomas Morus. Ce dernier garda Holbein chez lui pendant trois années, et saisit l'occasion d'exposer les ouvrages de son protégé aux regards de Henri VIII, qui attacha Holbein à son service, et lui fit peindre plusieurs tableaux.

Tandis que Holbein, estimé du prince, et considéré à la cour, se livrait avec le plus d'ardeur à l'étude de son art, il fut atteint par une maladie contagieuse qui ravageait la ville de Londres, et mourut, en 1554, à l'âge de 56 ans.

Pl. 9.



Holbein pinx.t Bosq Sc.





*Orizzonte pinx*t. *Chancourtois Sc.*

Planche dixième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée ; par Orrizonte.

Les ruines d'un ancien temple s'élèvent d'une manière très-pittoresque parmi des touffes d'arbres, et forment un contraste agréable avec une espèce de monastère construit près de là. Sur le second plan, trois personnes, à l'ombre de grands arbres et appuyées contre un mur, paraissent s'entretenir ensemble. On voit, au bord du chemin et sur le premier plan, une femme portant un paquet sur sa tête, et un homme assis près d'elle. Un ruisseau sépare ces deux groupes. On aperçoit de hautes montagnes à l'horizon.

Ce tableau est entièrement composé et exécuté dans les mêmes principes que celui qui est gravé planche 8. Il fut sans doute peint à la même époque, et pourrait être considéré comme le pendant du premier, s'il n'était d'une moindre dimension. Il a environ 4 pieds sur 2.

Planche onzième. — Le Corps de garde hollandais. Tableau de la galerie du Musée ; par Le Duc.

A la gauche du tableau, plusieurs militaires assis jouent aux cartes. A droite, un officier est debout près d'une femme jeune et jolie et d'une autre plus âgée avec lesquelles il paraît s'entretenir. Plus loin, on voit un autre officier seul, et près de lui trois soldats qui boivent et fument. L'appartement, ouvert et sans aucune porte, laisse voir une longue galerie où l'on aperçoit quelques autres figures.

Ce tableau est d'une composition assez piquante, et remarquable surtout par l'effet de la perspective, la correction du dessin et la finesse de la touche ; mais il règne, dans les carnations et même dans l'ensemble, un ton verdâtre qui prouve que l'artiste a travaillé de pratique, et n'a point assez consulté la nature. On pourrait encore desirer que les lumières ne fussent pas autant disséminées, ce qui nuit à l'harmonie. Au reste les beautés du tableau peuvent faire excuser ses défauts ; il est d'autant plus précieux que le Musée ne possède que deux morceaux de Le Duc, et qu'avant qu'ils y fussent placés, les ouvrages de ce peintre étaient peu connus en France.

Jean Le Duc naquit à la Haye, en 1636. Il fut élève de Paul Potter, et imita la manière de ce maître célèbre de manière à tromper l'œil exercé des connaisseurs. Il abandonna la peinture, où il avait un grand succès, pour embrasser la profession militaire. On ignore l'année de sa mort; on sait seulement qu'en 1671, il était directeur de l'Académie de peinture à la Haye.

Pl. 11.



J. Le Duc pinx.t Devilliers l'Ainé Sc.

Pl. 12.



P. Potter pinx.t Guyot j.e Sc.

Planche douzième. — Deux Chevaux. Tableau de la galerie du Musée ; par Paul Potter.

On voit près d'une chaumière deux chevaux à l'auge: un villageois leur apporte de l'eau. Le fond représente une prairie, et une ville à l'horizon.

Cette composition peu intéressante plaît par la correction du dessin, la fermeté de la touche et le beau fini. Le coloris de ce tableau est extrêmement vigoureux jusques dans les lointains, et le ciel paraît chargé de nuages. C'est un des premiers ouvrages de l'artiste; il est dans la manière d'A. Vandevelde, ce qui fait conjecturer que ce peintre, né quelques années après Paul Potter, étudia ses productions.

Hauteur 10 pouces; largeur 1 pied.

Planche treizième. — Vue d'une ville de Hollande, située sur un canal couvert de barques et de bateaux. Tableau de la galerie du Musée ; par Simon De Vliéger.

On admire dans ce tableau des tons bien dégradés, un bel effet, et des détails touchés avec soin ; mais il y règne un coloris généralement jaunâtre qui lui donne l'aspect d'un lavis au bistre ; c'est le défaut ordinaire des peintures de De Vliéger. Ce peintre a cependant su s'en préserver dans ses meilleurs ouvrages, peu connus en France, mais très-estimés en Hollande et en Angleterre, et payés aussi cher que ceux de Backhuysen, et de Guillaume Vanden-Velde. Ce dernier artiste fut élève de De Vliéger. Les historiens n'ont rien dit de ce maître ; on ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort : on sait seulement qu'il vivait en 1600.

Hauteur 18 pouces ; largeur 3 pieds et demi.



Vlieger pinx.^{t} Baugean Sc.



Pl. 14.



Rembrandt pinx.t Bosq Sc.

Planche quatorzième. — Portrait d'homme. Tableau de la galerie du Musée ; par Rembrandt.

Cet homme, d'un âge mur, est vu de trois quarts. Il a sur sa tête un bonnet de poil, et est enveloppé d'une draperie brune.

Le coloris des carnations est extrêmement fin, et les tons des draperies sont éteints de manière à faire ressortir la tête, sur laquelle frappe la lumière principale.

Hauteur 1 pied ; largeur 8 pouces.

Planche quinzième.— L'Enfant prodigue à table. Tableau de la galerie du Musée ; par David Téniers.

La moralité contenue dans l'histoire de l'*Enfant prodigue* est de tous les temps et de tous les pays ; ainsi Téniers n'a point commis un anachronisme, en transportant dans la Flandre l'une des scènes de cette parabole.

L'enfant prodigue, dans un costume qui annonce l'opulence, est à table avec plusieurs femmes. Tandis que des musiciens lui donnent un concert, et que des valets s'empressent à le servir, l'hôtesse calcule la dépense. Dans le lointain, on voit au-delà d'une rivière, l'enfant prodigue réduit à la détresse, et obligé de garder les pourceaux.

La finesse du ton, la délicatesse de la touche, et l'esprit de la composition placent ce tableau parmi les chef-d'œuvres de Téniers.

Hauteur 2 pieds ; largeur 2 pieds 8 pouces.



D. Teniers pinx.t Couché Fils Sc.

Pl. 16.



D. Teniers pinx^t.

Couché Fils Sc.

Planche seizième. — Les sept œuvres de miséricorde. Tableau de la galerie du Musée; par David Téniers.

Dans ce tableau, comme dans celui de l'Enfant prodigue, Téniers a placé ses personnages dans son propre pays. Il a voulu réunir, dans un seul cadre, les *sept œuvres de miséricorde,* mais, en habile artiste, il a fait dominer une action principale sur toutes les autres, qu'il a traitées d'une manière plus ou moins étendue, et en quelque sorte comme des épisodes.

Dans le lieu le plus apparent, un vieillard respectable est placé à une table couverte de pains, et les distribue à un grand nombre d'indigens. Sur le devant un jeune homme, richement vêtu, et qui peut être le fils de ce vieillard, verse du vin à une femme assise, mère de deux enfans; l'aîné boit dans un vase, et le plus jeune, encore à la mamelle, est sur les genoux de sa mère. Derrière le vieillard, une dame âgée et un homme placé près d'elle donnent des vêtemens à des mendians à demi-nus. Plus loin, à main droite, un villageois offre l'hospitalité à deux pélerins.

Les trois autres œuvres de miséricorde s'accomplissent dans le fond du tableau. De la porte d'une tour, que les fenêtres grillées font reconnaître pour une prison, on voit sortir un malheureux détenu: l'homme opulent qui vient de le délivrer, paraît l'accueillir avec intérêt.

Une fenêtre ouverte, au premier étage d'une maison voisine, laisse voir une femme malade et au lit, à laquelle plusieurs personnes donnent des soins.

Enfin, sous une avenue d'arbres qui conduit à une

église, des prêtres accompagnent un mort jusqu'au lieu de sa sépulture.

Ce sujet compliqué est traité d'une manière si originale et si expressive par Téniers, qu'on regarde avec raison ce tableau comme un de ses plus capitaux, quoiqu'il le cède peut-être à plusieurs autres du même artiste pour la facilité de l'exécution. Il était depuis longtemps dans le cabinet du roi. Il est peint sur cuivre, et a 1 pied 8 pouces de haut, sur 2 pieds 4 pouces de large.



Pl. 17.



D. Teniers pinx.t *Boutrois Sc.*

Planche dix-septième. — Le Reniement de S. Pierre. Tableau de la galerie du Musée; par David Téniers.

En représentant avec des personnages modernes l'*Enfant prodigue* et les *œuvres de miséricorde*, Téniers n'avait fait tout au plus que prendre une licence très-excusable ; mais la composition de son Reniement de S. Pierre blesse toutes les règles de l'art, et même les premières règles du goût.

Dans une espèce d'*estaminet* hollandais, des soldats, placés autour d'une table, jouent aux cartes; l'un d'eux se repose près de la cheminée. On en aperçoit plusieurs dans le vestibule, qui, armés de leurs lances, et accompagnés du porte-drapeau, commencent à se mettre en marche.

En se bornant à ces seules figures, Téniers eût peint simplement un *corps-de-garde;* mais il a introduit, près du foyer, S. Pierre dans une attitude craintive.

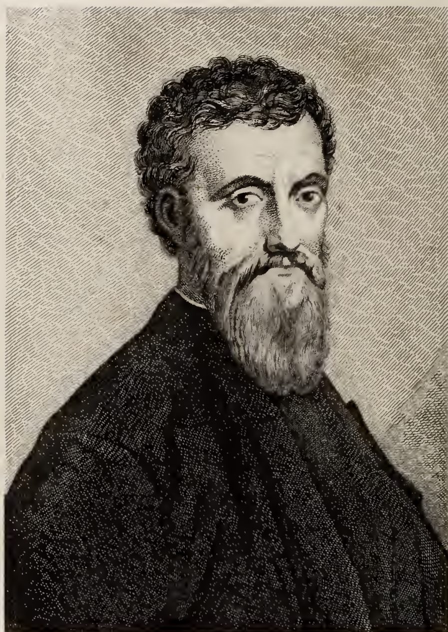
Une femme qui, dans l'intention de l'artiste, doit être la servante de Caïphe, paraît adresser des reproches à l'apôtre; et un soldat, *tenant sa pipe,* le regarde effrontément. Près de là, on voit le coq, dont le chant devait annoncer à S. Pierre l'heure du repentir.

Il serait sans doute inutile de s'appesantir plus longtemps sur les nombreuses inconvenances, et sur les anachronismes qui déparent ce tableau ; il n'en est pas moins, aux yeux des amateurs, un des plus charmans ouvrages de Téniers. Il semble qu'à force d'art et de talent, le célèbre peintre ait voulu dé-

guiser ou racheter ce que sa composition avait de défectueux. Il n'offre nulle part un coloris plus suave, un dessin plus spirituel, ni une exécution plus franche et plus facile.

Hauteur 1 pied 2 pouces; largeur 1 pied 8 pouces.

Pl. 18.



Jules Romain pinx.t Boutrois Sc.

Planche dix-huitième. — Le Portrait de Jules Romain, peint par lui-même. Tableau de la galerie du Musée.

Jules Romain est vêtu de noir. Cette teinte, dont les lumières sont absorbées, produit peu d'harmonie avec le fond qui est d'un vert cru. La figure est soignée ; la touche libre et légère ; et le coloris plus fin qu'on ne le remarque ordinairement dans les ouvrages de ce maître. La tête est d'un beau caractère ; la physionomie est noble et spirituelle, et donne bien l'idée du disciple chéri de Raphaël ; disciple qui ne le cède point à son maître pour l'érudition, et l'élévation des idées ; l'imagination poétique, la grandeur du style, et la chaleur de la composition.

Ce tableau, peint sur bois, a 21 pouces de hauteur, sur 15 de largeur. Jules Romain a fait peu de portraits. On trouve une notice historique sur ce peintre dans le troisième volume des Annales du Musée, page 87.

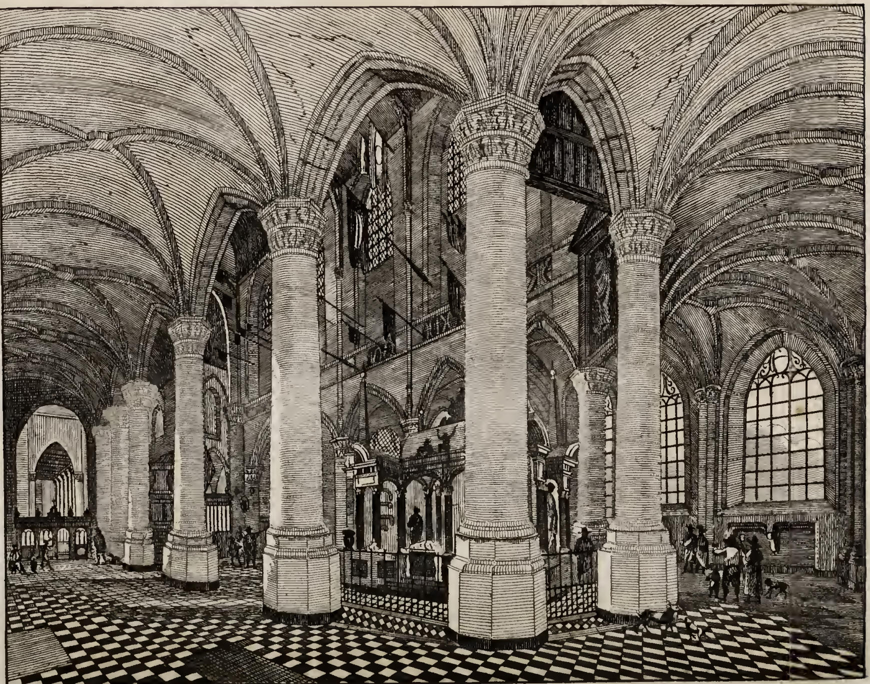
Planche dix-neuvième. — Les Amusemens de l'hiver. Tableau de la galerie du Musée; par Adrien Vanden-Velde.

Ce site très-simple, et pris sur la nature, représente une rivière glacée, sur laquelle plusieurs patineurs goûtent les plaisirs de la saison. On voit, dans le lointain, le clocher d'un village, un pont de bois, et diverses chaumières. Ce charmant paysage, peint sur toile, n'a que 8 pouces de haut, sur 11 de large; mais il est admirable pour la vérité du ton, la netteté de l'effet, la grâce des figures, et la fermeté de la touche; il n'est point inférieur, pour le mérite de l'exécution, aux ouvrages les plus capitaux du même artiste.



A. Vanden-Velde pinx^t. *Baugean Sc.*

Pl. 20.



Witte pinx.t *Lepagelet Sc.*

Planche vingtième. — Vue de l'intérieur de l'Eglise neuve de Delft. Tableau de la galerie du Musée; par Emmanuel De Witte.

Ce tableau, qui faisait partie du cabinet du stathouder, était attribué à un peintre nommé G. Hookgeet, peu ou point connu, et portait la signature G. H. A.° 1621. Néanmoins les administrateurs du Musée Napoléon n'ont point hésité à le reconnaître pour être de la main d'Emmanuel De Witte. Il représente l'intérieur de la nouvelle église de Delft; l'ancienne avait été détruite par un incendie. On aperçoit, au milieu d'une enceinte formée par une balustrade de fer, le tombeau de Guillaume de Nassau. Ce monument lui fut élevé par la princesse de Nassau, sa veuve, fille du célèbre et malheureux amiral de Coligny, et épouse, en premières noces, du jeune Téligny, enveloppés l'un et l'autre dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

Quelques fautes de perspective linéaire, à peine remarquables dans un ensemble aussi compliqué, n'empêchent pas que l'on admire, dans ce tableau, la vérité et la vivacité des teintes, la franchise des lumières, et la dégradation des couleurs. Il a de proportion 2 pieds, sur 2 pieds et demi.

Emmanuel De Witte naquit à Alcmaer, en 1607, prit les premières leçons de son art à Delft, chez Everard Van Aelst, et peignit avec succès l'histoire et le portrait. Mais, s'étant établi à Amsterdam, il s'appliqua entièrement aux tableaux d'architecture, et surtout à représenter des nefs d'églises. Personne

ne l'a surpassé dans ce genre. Le caractère moral de ce peintre ne répondait pas à son talent. Son humeur grossière et capricieuse éloignait tous ceux qu'il aurait pu compter parmi ses amis. Il se déchaîna particulièrement contre Gérard de Lairesse, et chercha toujours les occasions de lui faire de la peine. La vie d'Emmanuel De Witte est remplie de traits de méchanceté et d'extravagance. Il fut généralement détesté. Ses travaux auraient pu lui procurer une fortune considérable, et il vécut pauvre. La vigueur de sa constitution lui promettait une longue vie, il en devança le terme à l'âge de 85 ans, et la finit par un coup de désespoir, en se jetant à l'eau.



Wynants pinx.t *Guyot j.e Sc.*

Planche vingt-unième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée ; par J. Wynants.

Les peintres flamands et hollandais se sont appliqués à représenter avec fidélité les sites de leur pays. Celui-ci n'offre, à la vérité, ni ces plans magnifiques, ni ces édifices pompeux qui distinguent les paysages d'Italie, mais il est extrêmement agréable par la disposition et le feuiller des arbres qui l'ombragent, par la fraîcheur et la variété des plantes qui en rafraîchissent le sol. Ce site est coupé par un chemin où l'on remarque un cavalier allant à la chasse au vol. Plus loin, on aperçoit un pâtre avec son troupeau ; à l'horizon, un village et un moulin à vent. Ce tableau, peint sur bois, a 10 pouces et demi de hauteur, sur 9 de largeur. Il serait difficile d'en trouver un plus agréable de la main de Wynants. Il réunit au plus précieux fini, un pinceau moelleux, la vivacité du coloris, et la pureté des lumières. Il ne laisserait rien à desirer, si les nuages ne semblaient pas un peu trop vigoureux et en quelque sorte en avant des arbres du premier plan.

On est étonné de ne trouver que peu de détails sur la vie d'un peintre qui tient un des premiers rangs dans son genre, dont les ouvrages sont aussi nombreux et aussi recherchés, et pour la célébrité duquel il suffirait d'avoir formé deux maîtres habiles, Adrien Vanden-Velde et Wouwermans. En effet, les historiens hollandais, et Descamps lui-même ne font aucune mention de Wynants. A peine sait-on qu'il naquit à Harlem, vers 1600, et qu'il mourut en 1670. Les contemporains de ce peintre ne lui ont pas rendu justice. On

lui reprochait amèrement de ne pas savoir peindre les figures; mais qu'importe? puisqu'il a réuni, dans le genre qu'il avait adopté, cette parfaite imitation de la nature qui en fait le charme. D'ailleurs, en empruntant, pour orner de figures ses paysages, le pinceau de Van-den-Velde et de Wouwermans, ses élèves, et plus souvent de Lingelback, ne fit-il pas preuve de modestie; et qui pourrait regretter qu'il ne les ait pas peintes lui-même? Il y a peu de peintres dont les ouvrages soient plus répandus, plus estimés des curieux, et payés plus chèrement. Wynants a eu trois manières distinctes; la première plus piquante, plus pétillante dans les détails que vraie dans l'ensemble: la seconde, plus moelleuse, distingue les tableaux de son meilleur temps; la dernière est plus expéditive et d'un ton moins fin que les précédentes. Wynants a souvent employé, par *glacis*, dans ses teintes vertes, une gomme gutte qui, soit que le temps l'ait fait évaporer, soit qu'elle ait été enlevée pour le nettoyage, a laissé les couches bleues à découvert, ce qui détruit le ton propre et l'accord de quelques-uns de ses tableaux.



Vander Heyden pinx.t Lepagelet Sc.

Planche vingt-deuxième. — *Vue de l'une des portes de la ville d'Anvers. Tableau de la galerie du Musée; par* Vander Heyden.

Le peintre a représenté une des portes de la ville d'Anvers. De hautes maisons forment le premier plan à gauche. On aperçoit, dans le fond, le derrière de l'église des jésuites; et, de chaque côté de ce monument, un grand nombre d'habitations particulières. Quelques personnes se promènent à l'entrée de la ville.

Vander Heyden a mis, dans l'exécution de ce tableau, cette délicatesse de pinceau, cet extrême fini des détails qui sont le fruit d'un talent supérieur plus encore que celui de la patience et de la constance dans le travail. On ne saurait trop admirer la vivacité des lumières, la douceur et la transparence des ombres, et surtout l'étonnante vérité qui distingue généralement les ouvrages de cet artiste, et dont une faible gravure à l'eau forte ne peut donner qu'une idée trop imparfaite.

Il est probable que Vander Heyden faisait un usage habituel de la *chambre obscure.* Il est difficile de concevoir que, sans le secours de cette machine ingénieuse, il fût parvenu à saisir la teinte vraie de chaque objet, et à fondre, d'une manière aussi harmonieuse, les détails les plus précieux dans les masses principales.

Ce tableau, peint sur bois, a 22 pouces de large, sur 18 de haut.

Planche vingt-troisième. — Tancrède blessé. Tableau de la galerie du Musée ; par Pietro Francesco Mola.

Après avoir vaincu Argant dont on aperçoit le corps dans le lointain, Tancrède est reconnu par son écuyer Vaffrin qui aide Herminie à panser ses blessures. La scène se passe dans un lieu sauvage, couvert de rochers élevés, et ombragés d'arbres touffus.

Ce tableau, d'un bon style quant à la composition du paysage, est d'une couleur vigoureuse et d'un pinceau large ; mais le dessin des figures et les expressions manquent de noblesse, et la touche est pesante. Les draperies sont sèches, et semblent avoir été peintes sans le secours de la nature.

Pietro Francesco Mola naquit, en 1621, à Coldre, dans le Milanais. Son père, Jean-Baptiste, peintre et architecte, le conduisit à Rome, et le mit pendant quelque temps sous la discipline du cavalier Josépin. Il alla ensuite à Bologne, et le plaça chez l'Albane, que Pietro Francesco quitta depuis pour aller à Venise, où il adopta une manière plus forte. Il se perfectionna par l'étude des ouvrages du Titien, du Bassan et du Guerchin. Il fut protégé par le pape Innocent II, et, après la mort de ce pontife, par Alexandre VII qui l'employa beaucoup et le combla de biens. Il mourut à Rome, en 1666, âgé de 45 ans.

Mola avait un génie facile. Il fut bon dessinateur et grand coloriste : il excellait dans le paysage.

Le tableau de Tancrède blessé est peint sur toile, et provient de l'ancien cabinet du roi ; il a 2 pieds de haut, sur 2 pieds 9 pouces de large.



Mola pinx^t. L. Guyot Sc.

Planche vingt-quatrième. — Herminie. Tableau de la galerie du Musée; par F. Mola.

Ce tableau est le pendant du précédent, et l'on y trouve les mêmes beautés et les mêmes défauts. Celui-ci représente Herminie gardant un troupeau. Elle trace, sur l'écorce d'un hêtre à l'ombre duquel elle est assise, le nom de Tancrède, son amant.

Les deux tableaux faisaient partie de la collection du roi. Voyez, pour les sujets, le Poème de la Jérusalem délivrée, chap. 7 et 19.

Planche vingt-cinquième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée; par Wouwermans.

Ce joli tableau, remarquable par la fraîcheur du ton, une touche moelleuse, une conservation parfaite, représente plusieurs personnes assises au bord d'une rivière. Près de là deux cavaliers font halte dans un chemin. On aperçoit, au troisième plan, un pont sous lequel se précipite une chute d'eau; au dessus, un château et quelques ruines. Le lointain est montueux et fort étendu. Le ciel est nébuleux.

Ce paysage, peint sur bois, a 15 pouces de hauteur, 12 pouces de largeur.



Ph. Wouwermans pinx.^t *Niquet j.^e Sc.*


Asselyn pinx.t
Guyot J.e Sc.

Planche vingt-sixième. — La Ruine. Tableau de la galerie du Musée; par Asselyn.

Ce tableau, d'une proportion assez bizarre, et fort étroit relativement à sa hauteur, était sans doute, par cette raison, destiné à quelque objet de décoration particulière. On voit, sur le second plan, une hutte de paille servant de retraite à des chèvres et des moutons. Elle est placée au bas d'un reste d'édifice qui paraît avoir été considérable. Deux pâtres occupent le devant du tableau; on aperçoit une tour dans le lointain. La ligne de l'horizon est dominée par de hautes montagnes.

Ce paysage est peut-être un des plus précieux d'Asselyn. Il ne laisse rien à desirer pour la richesse et la vérité de la couleur, la vivacité et la précision de la touche. Il est peint sur toile, et a deux pieds 5 pouces de haut, sur 14 pouces de large.

Planche vingt-septième. — Une Marine, par un temps calme. Tableau de la galerie du Musée; par G. Van den Velde, le fils.

Cette vue offre une mer calme couverte d'un grand nombre de bâtimens. On remarque, sur le devant, un canot allant à bord d'un yacht avec pavillon hollandais.

Ce tableau, comme tous ceux de G. Van den Velde, réunit à la vérité de la composition, la fermeté du coloris, la naïveté de la touche et une grande richesse de détails. Il est peint sur toile, et a de proportion environ 2 pieds, sur 2 pieds et demi.

Pl. 27.



G. Vanden-Velde pinx.t

Baugean Sc.

Pl. 28.



Wynants pinx.t *Guyot j.r Sc.*

Planche vingt-huitième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée ; par Wynants.

On voit, sur le premier plan à gauche, deux troncs d'arbres dépouillés de verdure : plus loin, une métairie, et plusieurs groupes d'arbres touffus ; sur le chemin qui y conduit, un pâtre et des chèvres ; dans le lointain, une église et des troupeaux épars ; sur le devant à droite, une rivière et des canards qui s'y baignent.

Ce tableau est assez vrai de ton, lumineux, très-étudié dans les détails, mais la touche n'offre pas ce moelleux qu'on admire dans les meilleures productions de ce maître.

Hauteur 14 pouces et demi ; largeur 17 pouces et demi.

Planche vingt-neuvième. — Ruines de Campo Vaccino, *à Rome. Tableau de la galerie du Musée; par* Bartholomé Breenberg.

Bartholomé Breenberg a représenté, dans ce tableau, la vue de *Campo Vaccino*, à Rome, dont une multitude de ruines rend l'aspect très-varié et très-pittoresque. On voit, au milieu de la place, une fontaine d'une construction moderne où des animaux vont s'abreuver.

Campo Vaccino est ainsi nommé par le peuple, à cause du marché aux vaches qui s'y tient. Ce lieu fut autrefois le plus fameux, peut-être, de l'univers, le *Forum romanum*. Cette place où se tenaient les assemblées du peuple romain était entourée de portiques où les personnes distinguées se mettaient à couvert. On y voyait la tribune aux harangues, un grand nombre de statues, entre autres celles de Sylla, de Pompée et d'Auguste. On donnait, dans le *Forum*, des spectacles, et alors il était couvert de tentes et même illuminé.

Ce tableau, d'un pinceau précieux, a une grande vigueur d'effet, mais le ton général, un peu froid et violâtre, ne rappelle pas les teintes chaudes du ciel et des *fabriques* d'Italie. Il est peint sur cuivre, et a 15 pouces de haut, sur 10 de large.

Pl. 29.



B. Breenberg pinx.t *Guyot j.e Sc.*

Pl. 30.



B. Breenberg pinx!　　　　Guyot j.e Sc.

Planche trentième. — Ruines des édifices de Rome. Tableau de la galerie du Musée ; par Bartholomé Breenberg.

Ce tableau, qui fait pendant au précédent, offre diverses ruines de l'ancienne Rome. L'artiste a peint, dans l'un et dans l'autre, des figures d'hommes et d'animaux, dessinées d'un bon goût et touchées avec beaucoup de précision et de soin. Quelques personnes ont attribué ces figures à Corneille Poëlembourg, mais il est probable qu'elles ne sont qu'à l'imitation de ce maître dont Bartholomé chercha d'abord à saisir la manière. Il ne paraît pas qu'il ait eu aucun maître particulier. Il naquit à Utrech, en 1520, se perfectionna en Italie où il jouit, de son vivant, d'une grande réputation, et mourut en 1560. Aucun écrivain n'a laissé de détails sur la vie de ce peintre : on ignore même le lieu de sa sépulture.

Les tableaux de Bartholomé Breenberg représentent pour la plupart des ruines et des paysages des environs de Rome où il a passé la plus grande partie de sa vie. Il étudia également les tableaux des plus grands peintres d'histoire et des meilleurs paysagistes, et se forma d'après eux une manière originale. Ses ouvrages passaient pour être plus rares en Flandres et en Hollande qu'en France, mais depuis on a découvert en Hollande les plus capitaux de ce maître : ils se payent un très-grand prix. Breenberg s'est livré de préférence aux tableaux d'une petite dimension. Il n'a pas obtenu le même succès, lorsqu'il a peint en grand : son dessin est moins correct, et sa touche n'est pas aussi spi-

rituelle ; sa composition n'a plus la même richesse. Il avait voulu imiter Bamboche, mais il tomba dans le noir ; il adopta ensuite un ton plus lumineux. Il a fait plusieurs dessins de paysages, et en a gravé quelques-uns à l'eau ſorte, avec beaucoup d'intelligence. On a de lui une suite de 24 petites pièces, et le Martyre de S. Laurent.

Le cabinet du roi et celui du duc d'Orléans possédaient plusieurs tableaux de ce maître. On en voyait encore à Paris chez M. le comte de Vence, chez M. Blondel de Gagny, de la Boissière, de Gaignat et le Noris ; à la Haye, chez MM. d'Acosta, Verschuring et Van Breinen ; à Dost, chez M. Vanden Linden, Van Slingeland ; à Amsterdam, chez M. Braamkamp, c'étaient des sujets d'histoire et des paysages avec des ruines et des animaux. Ces tableaux ont passé depuis dans d'autres cabinets.

Pl. 31



Panini pinx.t Desmaisons Sc.

Planche trente-unième. — Ruines. Tableau de la galeriè du Musée; par Jean-Paul Panini.

L'artiste a réuni, dans cette composition, divers fragmens et ruines antiques, et animé la scène par le concours de plusieurs figures. Le principal personnage est placé au milieu, et paraît se faire écouter avec intérêt de ceux qui l'entourent.

Ce tableau, dont le premier aspect offre une apparence de confusion par l'amas des débris dont la surface du sol est couverte, présente cependant une certaine grâce dans les lignes extérieures des objets qui se détachent sur le ciel. On y trouve un ton suave, lumineux et varié, un bel empâtement de couleurs, une touche facile.

Jean Paul Panini s'est attaché particulièrement à peindre les ruines des monumens antiques, et l'on ne peut lui refuser le premier rang parmi les peintres de ce genre, qu'il ne faut pas confondre, à cause de la différence du style, avec les Etienne De With, les Vander Heyden, et autres flamands ou hollandais qui ont rendu, avec une étonnante vérité, les édifices gothiques et l'intérieur des églises de leur pays.

Panini, né à Plaisance, en 1691, apprit d'abord dans cette ville les principes de l'architecture et de la perspective; il alla ensuite à Rome où il prit des leçons d'André Locatelli; en même temps il étudia, avec un soin particulier, les ouvrages de Salvator Rosa, et se fit une manière forte et vigoureuse, mais tirant sur le noir; il ne tarda pas à la quitter pour en adopter une plus douce, plus claire, et qui fut généralement préférée.

Travaillant sans cesse au milieu des riches monumens de l'ancienne maîtresse du monde, Panini en avait si bien saisi le caractère, qu'il les pouvait peindre de souvenir, et même en imaginer de nouveaux auxquels il donnait, avec beaucoup d'intelligence, toutes les marques de la vétusté. Il savait surtout rendre, avec beaucoup de vérité, ces diverses nuances que le temps et l'intempérie des saisons impriment sur le marbre et sur la pierre. Ses compositions sont quelquefois embarrassées par le nombre de monumens qui s'y trouvent entassés ; souvent ses figures sont trop grandes, ce qui rapetisse l'architecture ; on pourrait même lui reprocher de n'avoir pas toujours été fidèle aux règles de la perspective ; mais la pureté de ses teintes, la franchise de son pinceau font aisément oublier ces défauts. Ses ouvrages, répandus dans l'Europe, y ont assuré sa réputation. Le cardinal de Polignac l'employa à peindre divers objets dans une fête qu'il donna dans la place Navonne, à Rome, pour la naissance du dauphin. Panini excellait également à peindre des décorations de théâtre. Il fut de l'Académie des peintres de Rome, et agréé à celle de Paris. Il mourut à Rome, en 1764, sans avoir laissé d'élèves.





Panini pinx.[t] *Desmaisons Sc.*

Planche trente-deuxième. — Ruines. Tableau de la galerie du Musée ; par Jean-Paul Panini.

Cette planche offre le pendant du tableau précédent ; on y remarque l'arc de Janus, et la statue équestre de Marc-Aurèle. Tout ce que l'on a dit du premier tableau peut s'appliquer à celui-ci.

Ils sont peints l'un et l'autre sur toile, et ont 2 pieds 3 pouces de haut, sur 3 pieds de large.

Planche trente-troisième. — Le Sacrifice d'Abraham, Paysage. Tableau de la galerie du Musée ; par Annibal Carache.

Abraham a conduit, sur le sommet d'une montagne escarpée, son fils unique que l'Eternel lui a demandé en holocauste ; au moment où il va l'immoler, un Ange lui arrête le bras, et lui annonce que Dieu, satisfait de son obéissance, se contente pour victime du bélier qui est près de lui. Au bas de la montagne, les serviteurs d'Abraham, un peu éloignés, attendent le retour de leur maître.

On sait qu'Annibal Carache a donné un grand caractère aux paysages qu'il a peints, par le choix des sites, et en y représentant toujours des dessins nobles et intéressans.

Pl. 33.



A. Carrache pinx.t *Guyot j.e Sc.*



Pl. 34.



Thibault pinx.t Rousseau Sc.

Planche trente-quatrième. — Un Paysage; par Thibault.

Le devant du tableau représente une grotte dont l'entrée, formant une espèce d'arcade, est très-large et très-élevée. Des branchages touffus descendent de son sommet, et interceptent les rayons du soleil : à l'un des côtés de la grotte, un jeune pâtre assis se repose à l'ombre; devant lui est une chèvre : plus loin, une autre chèvre et un agneau. On aperçoit, dans le fond, une montagne couverte de broussailles d'où s'échappent deux cascades qui forment au bas de leur chute une nappe d'eau limpide et unie. Ce joli tableau est de la main d'un artiste avantageusement connu par la réunion de ses talens. M. Thibault s'est depuis long-temps distingué par de beaux modèles ou projets d'architecture. Exposés au salon du Louvre, ils ont toujours été cités avec éloge. Il avait offert au public, il y a quelques années, des tableaux à l'acquarelle, soit de sa composition, soit d'après différens édifices de Rome. Ces ouvrages sont précieux par la richesse du style, la précision des détails, la vivacité de l'effet, la finesse de l'exécution. L'auteur s'est livré depuis à la peinture à l'huile, avec un égal succès. Le rang qu'il tient comme architecte suffirait seul pour lui assurer une réputation brillante.

Le paysage, dont cette planche offre le trait, est peint sur toile, et a environ 1 pied de long, sur 9 pouces de haut. Il appartient à M. Redouté, peintre, auteur de ces magnifiques collections de plantes et de fleurs qui enrichissent les principaux ouvrages modernes sur la botanique. On distingue, parmi ces collections, le

Recueil des *Plantes grasses*, le *Jardin de la Malmaison*, *les Liliacées*. Ce dernier recueil, entre autres, est d'autant plus intéressant que le genre des *Liliacées* est peut-être celui qui offre le plus d'éclat par l'élégance des formes et la richesse des couleurs. L'exécution des planches répond à l'importance du texte. Il paraît impossible que la gravure coloriée rende plus fidèlement la beauté des peintures originales. Les graveurs étrangers qui ont été longtemps nos maîtres dans cette partie prendront maintenant chez nous des leçons; et, s'ils parviennent à nous égaler un jour, il n'y a pas lieu de croire qu'ils puissent jamais nous surpasser.

M. Redouté ne s'est pas borné à peindre des fleurs à l'acquarelle, il a exposé au salon de fort beaux tableaux à l'huile dans le même genre.

Pl. 35.



Chancourtois inv.t et Sc.

Planche trente-cinquième. — *Vue de la Pyramide de* Caïus Sextus ; *par* M. Chancourtois.

On aperçoit, dans l'éloignement, la Pyramide de Caïus Sextus enclavée dans les murs de Rome. Ce monument, placé dans un lieu consacré aux sépultures des protestans, a inspiré à l'artiste l'idée de l'enrichir de tombeaux d'un style élevé ; l'ombrage funèbre des pins et des cyprès ajoute encore à la tristesse de cette solitude mélancolique. Ce tableau, peint à l'acquarelle, de 18 pouces de haut, sur 24 de large, a été exposé au salon de l'an 13. La composition en est pittoresque, et l'effet très-vigoureux; elle atteste que M. Chancourtois a mis à profit ses voyages en Italie, et l'étude des grands maîtres. Cet artiste s'était livré d'abord à l'architecture, dont il a remporté le premier prix à l'Académie de Parme, en 1784.

Planche trente-sixième. — Vue du Colisée ou Amphithéâtre Flavien; par M. Chancourtois.

Ces restes donnent encore la plus haute idée de la grandeur de l'architecture de l'ancienne Rome. Vespasien le fit bâtir après avoir triomphé de la Judée, et y employa, dit-on, dix mille juifs pendant dix années consécutives. Son fils Titus l'acheva. Cependant les ornemens de la sculpture n'ont point été terminés, et quelques auteurs prétendent que ce fut à dessein, et pour donner plus de masse à l'effet général de ce monument, qui impose assez par la grandeur, et dont les détails n'auraient point été aperçus à une certaine hauteur. Cet édifice est décoré des quatre ordres qui sont le dorique, l'ionique, le corinthien et le composite. Le premier est en partie enterré aujourd'hui. Sa hauteur, à l'extérieur, est de 156 pieds. La forme du plan est ovale; sa longueur est de 278 pieds, sa largeur de 177. La moitié du mur extérieur a été conservée, l'autre moitié a été détruite, et les matériaux ont servi à bâtir différens édifices modernes.

Ce monument servait, dans son origine, à donner des spectacles et des combats d'animaux.

Hauteur 1 pied; largeur 9 pouces.

lois inv. et Sc.

Pl. 37.



Ph. de Champagne pinx.t *Devilliers l'ainé Sc.*

Planche trente-septième. — Les Religieuses. Tableau de la galerie du Musée; par Philippe de Champagne.

La fille aînée de Philippe de Champagne, religieuse au couvent de Port-Royal, à Paris, sous le nom de sœur Catherine Susanne, était attaquée depuis quatorze mois d'une fièvre continue, et abandonnée des médecins. Elle recouvra la santé, et c'est en mémoire de cette guérison, qui paraît miraculeuse, que Philippe de Champagne composa ce tableau. La sœur Susanne est représentée au moment où elle prie pour obtenir du ciel la fin de ses souffrances. Elle est assistée par la mère Catherine-Agnès, religieuse du même couvent, qui lui rendit pendant sa maladie tous les soins de l'amitié.

Il est étonnant que Dargenville qui a écrit la Vie des Peintres célèbres, et Descamps qui a publié spécialement celle des Peintres de l'école flamande, n'ayent fait aucune mention de ce tableau. Cependant, l'artiste s'est en quelque sorte surpassé dans celui-ci. On ne saurait trop admirer la noble simplicité de la composition, la touchante résignation de cette Religieuse prête à succomber au mal qui l'accable, et la ferveur de celle qui unit ses prières à celles de son amie. Les souffrances n'ont point altéré la douceur des traits de la première : l'autre annonce dans tous les siens le calme de la confiance. Le mérite de l'exécution répond à l'élévation de la pensée. Le peintre, inspiré par un sujet qui lui offrait un intérêt personnel, semble y avoir épuisé tout le prestige de l'art, toute la chaleur du sentiment. Un

coloris fin et vrai, un effet lumineux, des draperies parfaitement exécutées assurent à cet ouvrage un rang parmi les chef-d'œuvres.

Le peintre a placé dans le fond une inscription votive qui donne l'explication du sujet. Comme il n'a pas été possible de la faire entrer dans la gravure, on a cru devoir la rapporter ici :

Christo, uni medico animarum et corporum, soror Catharina Susanna de Champaigne, post febrem 14 mensium contumacia et magnitudine symptomatum medicis formidatam, intercepta motu dimidii ferè corporis, natura jam fatiscente medicis cedentibus, junctis cum matre Catharina Agnete precibus puncto temporis perfectam sanitatem consecuta, se iterum offert. Philippus de Champaigne hanc imaginem tanti miraculi, et lætitiæ suæ testem apposuit anno 1662.

Ce tableau, peint sur toile, a cinq pieds de haut, sur sept pieds de large.



Pl. 38.



Murillo pinx.t Boutrois Sc.

Planche trente-huitième. — *Un jeune Mendiant. Tableau de la galerie du Musée; par* Murillo.

L'action de cette figure n'a pas besoin d'explication. Aussi bien rendue qu'elle est ignoble, elle fait autant d'honneur au pinceau de l'artiste qu'elle fait peu l'éloge de son goût. En effet, ne semble-t-il pas qu'un choix heureux du sujet n'est pas moins le but de l'art que l'exacte imitation de la nature ; et que si le peintre ne s'exerce pas sur des objets susceptibles de quelque dignité, au moins devrait-il offrir des sujets agréables ou présentant un but moral. Combien ne regrette-t-on pas que Murillo se soit plu à réunir la naïveté du dessin, la vigueur du coloris, le charme du pinceau, dans une composition sur laquelle les yeux ne peuvent s'arrêter sans une sorte de répugnance. Cependant ce tableau, sous le rapport de l'exécution, tient un rang si distingué, que l'on a cru ne pas devoir l'omettre. Il vient de la collection de M. Gagnat. Peint sur toile ; 4 pieds 2 pouces de haut, sur 3 pieds 3 pouces de large.

Barthélemy Etienne Murillo est un des plus fameux peintres de l'école espagnole. Il naquit, en 1613, dans la ville de Pilas, à 5 lieues de Séville, et reçut les premières leçons de Jean *de Castillo,* son oncle. Vélasquez, son compatriote, et premier peintre du roi d'Espagne, lui voua une amitié particulière, et lui procura non-seulement la vue des beaux tableaux de l'Escurial et des maisons royales, mais encore la permission de copier ceux du Titien, de Rubens et de Van Dyck. Murillo perfectionna bientôt son coloris, et ne négligea pas l'étude des figures antiques. Aidé

des conseils de Vélasquez, il produisit des chef-d'œuvres qui étendirent en peu de temps sa réputation.

Ses principaux ouvrages sont à Séville où il orna de neuf tableaux le cloître de S. François; il prit ensuite un coloris plus clair, plus gracieux, et chercha la manière de Paul Véronèse. Il peignit alors, dans la même ville, 16 tableaux pour le couvent des Capucins, et plusieurs autres à la Cathédrale et à la Charité. Cadix, Grenade, Cordoue, Madrid possèdent un grand nombre de ses ouvrages. Charles II, roi d'Angleterre, voulut l'attirer à sa cour, et le nomma son premier peintre; Murillo s'excusa sur son grand âge, et fit cependant plusieurs ouvrages pour ce monarque et les seigneurs de sa cour. La beauté des carnations, la force du clair obscur, et la fraîcheur du pinceau se font admirer dans tous ses tableaux; on y desire plus de correction et de noblesse.

Murillo fut toujours modeste et désintéressé. Il mourut, en 1683, des suites d'une chute, à l'âge de 75 ans.


Asselyn pinx.
Devilliers Je. Sc.

Planche trente-neuvième. — Paysage ; par Asselyn. *Tableau de la galerie du Musée.*

Ce tableau représente les bords escarpés d'un grand fleuve. Sur le devant est une tour environnée d'arbres et de broussailles : au bas du rocher sur lequel elle est construite, on voit quelques voyageurs préparer leur bagage, et attendre le bateau pour passer à l'autre rive. Ce paysage, composé à peu de frais, est d'une agréable exécution; la couleur en est vigoureuse, le ciel et les lointains sont à la fois brillans et vaporeux.

Peint sur toile, haut de 2 pieds 5 pouces, large de 14 pouces. Il est le pendant de celui qui a été publié dans ce même volume, planche 26.

Planche quarantième. — L'Atelier de Craësbeke. Tableau de la galerie du Musée ; par Craësbeke.

L'artiste s'est représenté lui-même dans ce tableau, faisant le portrait d'Adrien Brauwer, son maître et son ami. Craësbeke est à son chevalet; le modèle assis à côté de lui est appuyé sur une table couverte d'un tapis : derrière son fauteuil, est un personnage debout; plus loin, un jeune enfant portant l'épée, et fort attentif à examiner le travail du peintre. Un domestique présente à Craësbeke un verre de vin; un autre qui vient d'entrer apporte une coupe. Derrière le chevalet, un musicien chante, en s'accompagnant de la guitare. Dans le fond on voit un lit dont les rideaux sont fermés. Un tableau, représentant un sujet grotesque, est attaché à la muraille.

Cette scène originale est rendue avec vivacité et d'un pinceau facile. Le ton est brillant et harmonieux. Il y a beaucoup de naturel dans les attitudes et dans l'expression des figures.

Hauteur, 2 pieds 5 pouces; largeur, 3 pieds 2 pouces.

Craësbeke, né à Bruxelles, vers 1608, exerça d'abord le métier de boulanger. Il alla s'établir à Anvers où il connut Brauwer, peintre célèbre. Ils avaient l'un et l'autre le goût de la débauche, et ils se lièrent d'amitié. Craësbeke essaya de peindre, prit des leçons suivies, et ne tarda pas à se rapprocher du talent de son maître, ainsi qu'il l'avait pris pour modèle dans ses mœurs.

Craësbeke n'a employé son talent qu'à des sujets bas et conformes à ses habitudes. Il a plusieurs fois affecté de se peindre avec un emplâtre sur l'œil, et faisant des grimaces effroyables. Ses tableaux représentent des corps-de-garde, des tabagies et des querelles de gens du peuple.



Craesbeke pinx.t Boutrois Sc.



C. Dujardin pinx.t — *Devilliers j.e Sc*

Planche quarante-unième. — La Cascade. Tableau de la galerie du Musée; par Karel Dujardin.

Une rivière, près de laquelle s'élève un château bâti sur un terrein escarpé, se précipite entre des rochers, et forme une double cascade : au bas, on voit des pêcheurs occupés à jeter leurs filets, et un cavalier tirant un âne par la bride. Ce site sauvage est couvert de masses de verdure sur une partie du second plan et dans le lointain.

Le ton de ce paysage, et surtout les devants sont très-vigoureux. On pourrait même dire qu'il est généralement un peu noir. La teinte bleue du ciel est crue, et la forme du nuage est mesquine. L'artiste a employé dans ce tableau peu de lumières ; les plus vives se font sentir principalement sur les figures et sur les animaux.

Hauteur, 2 pieds ; largeur, 2 pieds 1 pouce.

Planche quarante-deuxième. — Paysage; par Herman Swanevelt, *dit* Herman d'Italie. *Tableau de la galerie du Sénat.*

On voit une plaine coupée par une large rivière, et ombragée par de beaux groupes d'arbres que traverse un chemin tortueux. Un grand nombre de figures telles que des pêcheurs et des voyageurs ornent ce beau site. Diverses plantes enrichissent le devant du tableau.

L'effet est de la plus grande vérité: les lointains sont très-vaporeux, les figures placées et distribuées avec intelligence, et touchées avec sentiment. Les nuances du ciel sont pures et harmonieuses; mais la teinte verte de la forêt est un peu monotone, et l'on desirerait, dans l'arbre du premier plan, une touche plus légère. Ce tableau, peint sur toile, de forme ovale, a 2 pieds 4 pouces de haut, et 4 pieds et demi de large.

Herman Swanevelt naquit à Woërden en 1620, et, après avoir pris quelques leçons de Gérard Dow, alla à Rome où il entra dans l'école de Claude Lorrain. Les conseils, la vue des chef-d'œuvres de ce grand peintre, et l'étude de la nature perfectionnèrent les talens de Swanevelt, et l'on peut dire qu'il marcha sur les traces de son maître; s'il n'a pas toutefois égalé Claude Lorrain dans le paysage, il l'a surpassé dans les figures et les animaux. Ses ouvrages furent toujours très-recherchés et payés chèrement. Il mourut à Rome, en 1690. Le surnom d'*Herman d'Italie* lui a été donné, parce qu'il y a passé la plus grande partie de sa vie; on le nommait encore *l'Hermite,* parce que, fuyant la société, et étudiant sans cesse, on ne le rencontrait que dans les lieux sauvages et au milieu des ruines.

Pl. 42.



Swanevelt pinx.t

Devilliers j.e Sc.



Pl. 43.



Swanevelt pinx.t Devilliers j.e Sc.

Planche quarante-troisième. — Un Soleil couchant; par Herman Swanevelt, *dit* Herman d'Italie. *Tableau de la galerie du Musée.*

Près d'une rivière, sous un arbre touffu, deux femmes tiennent chacune un panier, et semblent se reposer. Un villageois conduit un âne; un berger suit son troupeau qu'il ramène du pâturage. Plus loin, on aperçoit les murs et l'entrée d'une habitation. De hautes montagnes s'élèvent à l'horizon.

Ce tableau, du même maître que le précédent, est du ton le plus vrai. Léger et vaporeux dans les lointains, c'est peut-être pour cette raison qu'il semble manquer de vigueur, et touché mollement; mais ce défaut ne se fait remarquer ni dans les figures, ni dans les animaux.

Hauteur, 2 pieds 2 pouces; largeur, 2 pieds.

Planche quarante-quatrième. — Un Hermite en méditation. Tableau de la galerie du Musée; par Annibal Carache.

Ce site solitaire est rafraîchi par une rivière que forme une chute d'eau, et près de laquelle un vieil hermite a établi sa demeure. Son humble cellule est ombragée par un chêne dont le tronc est orné de plusieurs *ex-voto*, et de l'image d'un Saint que deux voyageurs saluent en passant.

La composition de ce tableau, dont les figures ne sont qu'un accessoire, est dans ce style héroïque qui distingue les paysages du Carache. La touche en est savante, le coloris ferme et harmonieux.

Peint sur toile : hauteur, 11 pouces; largeur, 13 pouces.



A. Carrache pinx.t *Misback Sc.*



Pl. 45.



Rembrandt pinx.t Bosq Sc.

Planche quarante-cinquième. — S. Mathieu. Tableau de la galerie du Musée; par Rembrandt.

Si les peintres n'avaient pas coutume de donner un attribut à chacun des 4 évangélistes, et sans la précaution que Rembrandt a eue de placer un Ange auprès de ce vieillard, coiffé d'une espèce de turban assez bizarre, et grossièrement vêtu d'un habit de paysan, il serait impossible de soupçonner que l'artiste ait eu l'intention de représenter ici S. Mathieu. On ne cherchera, dans ce tableau, ni la beauté des formes, ni la dignité de l'expression, ni l'exactitude du costume, qualités essentielles dont Rembrandt ne s'est jamais occupé; mais, sous le rapport de la couleur, de l'harmonie, de la vigueur du relief, il ne laisse rien à desirer. Il y a peu d'ouvrages de ce peintre qui ne puissent servir de modèle dans ces parties de l'art qui constituent le premier mérite de son école.

Ce tableau a 3 pieds de hauteur sur 2 de largeur.

Planche quarante-sixième. — Paysage ; par Annibal Carache. *Tableau de la galerie du Musée.*

Ce paysage, dont la composition est très-simple, est intéressant par la fermeté de la touche, par l'agréable disposition du site, la finesse des lointains, et le feuiller du grand arbre qui occupe tout le devant du tableau. Les figures sont en quelque sorte épisodiques ; le sujet est la mort d'Absalon. Son armée ayant été défaite par celle de David, ce prince infortuné prit la fuite, monté sur sa mule. Passant sous un arbre dont le branchage était peu élevé, il y demeura suspendu par les cheveux, et fut percé par Joab qui le poursuivait la lance à la main.

Ce tableau fait pendant au Sacrifice d'Abraham, du même maître, inséré dans ce volume, planche 33.

Hauteur, 17 pouces ; largeur, 12 pouces.

Pl. 46.



A. Carrache pinx.t Devilliers j.e Sc.



Pl. 47



Lollo Lorenzo pinx.t Le Rouge Sc.

Planche quarante-septième.— La Leçon de Chant; par Lorenzo Lotto. *Tableau de la galerie du Musée.*

Un maître de chapelle donne une leçon de chant à un jeune homme : celui-ci tient un papier de musique. Un vieillard, qui probablement est son père, semble détourner la tête pour écouter avec plus d'attention.

Quoique ce tableau soit un peu enfumé, on reconnaît que le ton en est fin et harmonieux, le pinceau léger et soigné. On y remarque peu de chaleur, mais beaucoup de naïveté. Il est peint sur bois, et a 1 pied 10 pouces de hauteur, sur 2 pieds 5 pouces de largeur. Il provient du palais Pitti, où on le regardait comme un ouvrage du Giorgion. Mais, après avoir comparé le coloris de ces deux peintres, et sur le témoignage de Ridolfi qui a donné quelques détails sur Lorenzo Lotto, et cité un tableau de cet artiste, absolument semblable à celui-ci, on n'a pas hésité à le rendre à ce dernier maître. Lorenzo Lotto est fort peu connu en France. Né à Bergame, il fut élève de Jean Bellin et du Giorgion, et florissait vers l'an 1529.

Planche quarante-huitième. — Choc de Cavalerie ; par Ph. Wouvermans. *Tableau de la galerie du Musée.*

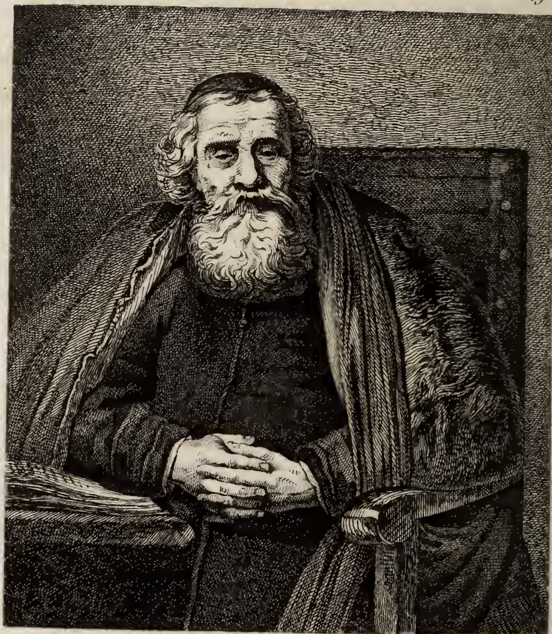
On remarque, dans ce joli tableau, la finesse et la précision de dessin qui distinguent les productions de Wouvermans, et que n'ont pas atteint ses nombreux imitateurs : il ne laisse rien à desirer pour la vigueur du ton et la grâce du pinceau ; mais on regrette que cet artiste, ainsi que la plupart de ceux qui ont représenté des batailles, au lieu de varier leurs compositions, ayent paru ne songer qu'à l'effet pittoresque. Occupés d'un sujet idéal, ils ont reproduit sans cesse les mêmes épisodes, les mêmes groupes, on pourrait dire les mêmes figures ; leurs tableaux se ressemblent presque tous, et tirent leur principal mérite du mécanisme de l'art. Si les peintres de l'école actuelle, qui se sont appliqués à peindre des batailles, possédaient ce charme d'exécution qui caractérise les Flamands et les Hollandais, nous aurions sans doute les ouvrages les plus parfaits qui existent dans ce genre. On se rappelle toujours avec plaisir plusieurs tableaux présentés aux dernières expositions publiques ; ils offrent le fidèle tableau de nos victoires, soit en Italie, soit en Egypte. Le guerrier qui a eu la gloire de participer à ces actions mémorables, reconnaît d'abord le lieu de la scène ; il se plaît à suivre la marche victorieuse de nos armées, et se croit encore au milieu de ces chocs terribles qui ont décidé le sort du combat. Ces peintures ont encore l'avantage d'offrir à l'amateur, non-seulement un aliment à sa curiosité, mais encore ce vif intérêt qu'inspire une scène animée dont tous les élémens sont pris dans la nature.



Wouwermans pinx.t *Devilliers l'Aîné Sc.*



Pl. 49.



Rembrandt pinx.t Boutrois Sc.

Planche quarante-neuvième.— Le Portrait d'un vieillard. Tableau de la galerie du Musée; par Rembrandt.

La physionomie grave et austère de ce vieillard, son costume, les papiers qui sont près de lui et paraissent être l'objet de ses méditations, indiquent assez un magistrat; mais son nom n'a pas été transmis avec ce portrait qui depuis longtemps ornait une des salles du palais Pitti à Florence. C'est un des plus beaux de Rembrandt. On admire le naturel et la simplicité de l'attitude, la vigueur du coloris, la magie du clair-obscur, le bel empâtement des couleurs, enfin cette touche moelleuse, quoique vive et heurtée.

Ce portrait, peint sur toile, a de hauteur 3 pieds 3 pouces, sur 2 pieds 9 pouces de largeur.

Planche cinquantième. — Paysage de Gaspre Poussin.
Tableau de la galerie du Musée.

Ce beau paysage représente une vue d'Italie. Le premier plan, couvert d'arbres et de rochers, est coupé par un chemin au bord duquel se reposent trois jeunes gens. On voit, dans le lointain, une rivière et divers édifices qui annoncent une grande ville. De hautes montagnes bornent l'horizon. On reconnaît, dans ce tableau, le goût, le style, on pourrait dire le faire de Nicolas Poussin dont Gaspre fut le beau-frère et l'élève.

Gaspre Dughet, surnommé Poussin, à cause de son alliance avec ce peintre célèbre, était d'origine française, et naquit à Rome en 1613. Il montra des dispositions très-précoces que Nicolas Poussin se plut à cultiver. Les plaisirs de la chasse et de la pêche interrompaient souvent ses travaux; cependant il retira quelques fruits de ses promenades, en étudiant les grands effets de la nature. Fixé à Rome, il loua quatre maisons dans quatre quartiers différens, pour s'occuper avec plus d'activité. Il acquit une grande facilité, un coloris brillant, une belle touche; et le Poussin, qui prenait plaisir à le voir travailler, orna souvent ses paysages de figures historiques. Le Gaspre perfectionna sa manière, en s'attachant à celle de Claude Lorrain. Il sut le premier exprimer le mouvement des feuilles et celui des nuages. Ses sites sont heureusement choisis; ses plans bien dégradés. Le vert de ses arbres est un peu cru et quelquefois monotone. Accueilli des princes et des seigneurs, et pouvant suffire à peine aux demandes qui lui étaient faites dans l'étranger, il gagna plus de trente mille écus romains, somme alors très-considérable; mais son peu d'économie et une longue maladie furent cause qu'il mourut dans l'indigence, âgé de 62 ans. Il avait vécu dans le célibat. Sa modestie et son humeur enjouée lui firent un grand nombre d'amis.

Pl. 50.



Gaspre Poussin pinx.t Chancourtois Sc.



J. Miel pinx.t — *Devilliers l'Ainé Sc.*

Planche cinquante-unième. — La Dînée des Voyageurs. Tableau de la galerie du Musée; par Jean Miel.

Jean Méel, connu en France sous le nom de Jean Miel, né à Anvers en 1599, fut d'abord élève de Gérard Séghers. Après avoir fait des progrès assez remarquables, il partit pour Rome et entra dans l'école d'André Sacchi. Ce peintre le fit travailler à ses propres tableaux, où Jean Miel, que son goût particulier portait aux compositions grotesques, introduisait toujours quelques objets peu dignes de l'histoire. Après avoir donné, par cette méprise, plusieurs sujets de mécontentement à son maître, celui-ci le renvoya.

Cependant Jean Miel ne renonça point aux compositions historiques. Il peignit, pour le pape Alexandre VII, dans la galerie de Monte Cavallo, Moyse qui frappe le rocher, et fit voir que son génie était capable de s'élever à la hauteur d'un sujet de grand caractère. Ce succès lui fit obtenir des travaux considérables qu'il exécuta à fresque; entre autres, le Baptême de S. Cyrille, à San Martino dei Monti; l'Annonciation et la Vie de S. Lambert, en plusieurs tableaux, à l'église de l'*Anima;* quelques sujets de la vie de S. Antoine de Padoue, à Saint-Laurent *in Lucina;* et quelques autres de l'Ecriture sainte, dans une chapelle près la chambre du Pape, ainsi qu'au palais Raggi. Ces ouvrages lui méritèrent une place à l'Académie de Rome, en 1648, et la protection du duc de Savoie qui le fit venir à sa cour, le nomma son premier peintre, le décora de l'ordre de S. Maurice, et le chargea d'un grand nombre de travaux. Jean Miel, comblé de faveurs et n'ayant rien à

desirer du côté de la fortuue, souhaitait néanmoins de retourner à Rome; mais le prince qui le chérissait ne put se résoudre à le laisser partir. On assure que Jean Miel en conçut un tel chagrin qu'il tomba malade et mourut en 1684.

On a peine à concevoir que Jean Miel ait également réussi à peindre de grands sujets historiques et des petites scènes pastorales ou populaires. Cependant ces dernières sont généralement mieux dessinées, et l'on y trouve une manière plus originale.

Le tableau qui fait le sujet de cette planche est remarquable par le mouvement et la gaieté de la composition, un effet décidé, une touche large et facile. Il est peint sur cuivre et de forme ovale. Hauteur, 1 pied 3 pouces; largeur, 1 pied 7 pouces.

Pl. 52.



Pontorme pinx.t Boutrois Sc.

Planche cinquante-deuxième. — Portrait d'un Graveur. Tableau de la galerie du Musée ; par Le Pontorme.

Giacomo Carrucci, dit le Pontorme, et plus connu sous ce dernier nom, parce qu'il naquit en cette ville de la Toscane en 1493, ne s'attacha particulièrement à aucun maître. Il étudia successivement sous Léonard de Vinci, Mariotto Albertinelli, Pierre Cosimo, enfin sous André del Sarte qui, jaloux des progrès d'un élève dont les ouvrages avaient ravi d'admiration Michel-Ange et Raphaël, le chassa de son école.

Le Pontorme se distingua par un grand nombre de tableaux d'église dont le coloris ne le cédait point à celui de son dernier maître. Il n'aurait point dû s'écarter de cette belle manière ; mais il crut devoir la réformer selon le goût d'Albert Durer dont on lui avait procuré quelques estampes, et ce changement nuisit beaucoup à son talent et à sa réputation.

Le Pontorme ne fit pas moins de tort à sa fortune par la bizarrerie de son caractère. Il rejetait la faveur des grands, et préférait de travailler pour un simple artisan. Les derniers ouvrages de ce maître sont inférieurs aux premiers. Il mourut, en 1556, âgé de 63 ans. On ne lui connaît que deux élèves, Baptiste Naldini et le Bronzin.

Le Pontorme excellait à peindre des décorations pour les théâtres et les fêtes publiques. Il a fait peu de portraits, et celui-ci est le seul ouvrage que le Musée possède de ce maître : il est remarquable par un coloris vrai et vigoureux, une touche mâle et bien fondue ; il représente un artiste inconnu. Le *coin* que l'on aperçoit sur la table annonce un graveur en médailles ou en pierres fines, et non un graveur en taille-douce.

Peint sur bois. Hauteur, 2 pieds 1 pouces ; largeur, 19 pouces.

Planche cinquante-troisième. — Paysage; par André Lucatelli. *Tableau de la galerie du Musée.*

Ce site pittoresque est coupé par une petite rivière qui coule entre des rochers couverts d'arbres et de broussailles. Sur chacune des deux rives on voit des voyageurs assis, des chasseurs et des bergers; sur le second plan, quelques animaux s'acheminent vers une habitation dont les dehors annoncent quelque importance. On aperçoit, dans le fond, les ruines d'un vieux château.

Ce tableau, peint sur bois, a 3 pieds de hauteur, sur 4 pieds de largeur. Il se fait remarquer, comme tous ceux de ce maître, par le ton lumineux et argentin qui y domine, un ciel et des lointains brillans et vaporeux, un feuiller large, une touche moelleuse; on peut le citer comme un des plus beaux de Lucatelli.



Locatelli pinx.[t] Chancourtois Sc.



Bolognèse pinx! *Perdoux Sc.*

Planche cinquante-quatrième. — Paysage; par Gio. Francesco Grimaldi, *dit* Le Bolognèse. *Tableau de la galerie du Musée.*

De beaux groupes d'arbres ornent ce site qui probablement représente une vue d'Italie.

Une large rivière, sur laquelle plusieurs personnes se promènent en bateau, baigne les murs d'un château fortifié. On voit sur différens plans du tableau d'autres fabriques d'un bon style. Sur le devant, trois femmes, un homme et deux enfans se reposent et conversent ensemble. Ce paysage est agréablement composé, et d'une couleur brillante et harmonieuse.

Peint sur toile. Hauteur, 14 pouces; largeur, 17 pouces.

Jean François Grimaldi, né en 1606, doit le surnom de Bolognèse à la ville de Bologne où il vit le jour. Parent et élève des Caraches, il fit des progrès rapides dans leur école; il dessinait bien les figures, et eût été un excellent peintre d'histoire; mais il s'adonna particulièrement au paysage, et c'est dans ce genre qu'il a acquis sa célébrité. Etant allé se perfectionner à Rome, il eut occasion d'être présenté au pape Innocent X. Son extérieur agréable, ses manières douces et affables prévinrent le Pontife en sa faveur, et il fut longtemps occupé à peindre dans le palais du Vatican et dans la galerie de Monte Cavallo. Innocent X se plaisait à le voir travailler, et s'entretenait familièrement avec lui. Les principaux seigneurs, à l'exemple du Pape, recherchèrent son amitié, et s'empressèrent d'obtenir de ses ouvrages.

Le cardinal Mazarin, sur la réputation de Bolognèse,

l'ayant fait venir à Paris, le fit travailler dans son palais, ainsi qu'au Louvre, et lui fit une pension considérable. Après trois ans de séjour en France, ce peintre obtint la permission de retourner en Italie. Innocent X venait de mourir : Le Bolognèse trouva de nouveaux protecteurs dans les deux successeurs de ce Pontife, Alexandre VII et Clément IX. Il fit aussi, pour le Connétable et pour le prince Pamphile, plusieurs tableaux où il déploya toute la force de son talent. On admire, dans ses Paysages, dont la plupart sont à fresque, un grand goût formé sur celui des Caraches, un beau feuiller, une touche légère, un coloris frais et vigoureux, mais quelquefois d'un vert un peu monotone. Il fut nommé deux fois prince de l'Académie de S. Luc. Il était habile architecte, et il a gravé avec succès à l'eau forte.

Le Bolognèse, accoutumé à la société des Grands, sut toujours se maintenir dans leur faveur avec dignité. Il fut libéral sans être prodigue, obligeant envers tout le monde, et charitable envers les pauvres. On cite de lui plusieurs traits d'une générosité rare. Il mourut à Rome, en 1680, âgé de 74 ans. Sa fortune, qui était considérable, fut partagée entre six enfans dont un seul a suivi la carrière de la peinture.

Pl. 55.



Vander Heyden pinx.t *Lepagelet Sc.*

Planche cinquante-cinquième. — Paysage; par Vander Heyden. *Tableau de la galerie du Musée.*

Vander Heyden a représenté, dans ce tableau, la place d'une petite ville de Hollande. Le groupe de maisons à gauche ne recevant de lumières que sur le haut des toits, se trouve dans l'ombre ainsi que les devants. Le second plan seul est éclairé et forme avec le premier une opposition piquante. On voit se promener sur la place un grand nombre d'habitans de tout âge et de toutes sortes de professions. Le site est orné d'arbres dont la verdure contraste agréablement avec le ton des bâtimens construits en brique, et produit une agréable variété de masses. On voit dans le fond une église dont les tours se prononcent avec vigueur sur un ciel lumineux.

Cet excellent tableau, peint sur bois, de 16 pouces et demi de haut, sur 21 pouces de large, offre toute la perfection du talent de Vander Heyden, une couleur vraie et brillante, une exécution précieuse, une harmonie vive et douce : les figures sont dues au pinceau de Vanden Velde, et ne laissent rien à desirer pour la finesse de la touche et la dégradation des teintes.

Planche cinquante-sixième. — Le Portrait de Descartes; par François Hals. *Tableau de la galerie du Musée.*

Il n'est pas douteux que ce portrait d'un des plus grands hommes que la France ait produits, offre une ressemblance parfaite. François Hals qui l'a peint a excellé dans ce genre, et ne le cède guères qu'au Titien et à Van Dyck : ce dernier répétait souvent que si Hals avait possédé un coloris plus tendre et plus harmonieux, il eût été le plus grand peintre de portraits. En effet, à juger par la vivacité et la fermeté de sa touche, tous ses portraits doivent être vrais de caractère. On regrette que ne modérant pas assez sa manière très-expéditive, il ait peut-être produit un trop grand nombre de tableaux. Il eût acquis plus de gloire, et mérité d'être placé au premier rang, s'il eût donné à ses ouvrages ce fini sans lequel il n'y a point de véritable perfection. Au surplus, l'honneur d'avoir formé les Ostade et Brawer suffirait pour la réputation de Hals. Malheureusement sa conduite ne répondait pas à ses talens. Plus souvent au cabaret que dans son atelier, il menait une vie crapuleuse. Van Dyck, qui avait pour ses ouvrages une estime particulière, essaya de le tirer de cet état avilissant, en lui proposant de l'emmener avec lui en Angleterre où il eût pu faire une fortune considérable. Abruti par le vin, Hals préféra son obscurité et sa misère; et, malgré ce désordre qui aurait dû abréger ses jours, il vécut jusqu'à l'âge de 82 ans. Il était né à Malines, en 1584. Il mourut dans la même ville, le 20 août 1666.

Pl. 36.



F. Hals pinx.t Boutrois Sc.

Pl. 57.



Vernet pinx^t. *Lameau Sc.*

Planche cinquante-septième — Le Torrent; par Joseph Vernet. *Tableau de la galerie du Musée.*

Ce tableau offre une vue prise des Cascatelles de Tivoli. L'artiste, en la peignant d'après nature, y a fait quelques changemens. Elle représente un torrent qui coule avec impétuosité entre des rochers escarpés, et forme une cascade dans toute sa largeur; ses eaux tombent dans un bassin près duquel sont des pêcheurs. On voit, sur le haut de la montagne à gauche, les restes des écuries de Mécènes. Ce paysage doit être considéré plutôt comme un morceau d'étude que comme un ouvrage terminé. Ce fut un des premiers que l'artiste fit en Italie. Le ton en est fier et vigoureux, peut-être un peu noir. Il est touché hardiment et peint au premier coup. Hauteur, 3 pieds 2 pouces; largeur, 4 pieds 2 pouces.

Planche cinquante-huitième. — *La Vierge* dite *à la Coquille; par* Dominique Zampieri *dit* le Dominiquin. *Tableau de la galerie du Musée.*

Ce joli tableau représente le Repos en Egypte. La Vierge, assise près d'une fontaine, tient son fils sur ses genoux, et puise de l'eau dans une coquille pour le désaltérer. L'Enfant Jésus présente une pomme au petit S. Jean. Derrière eux est S. Joseph qui débarrasse l'âne chargé de leur bagage. Le fond offre un paysage enrichi de fabriques sur les bords d'un fleuve. Le goût de cette composition rappelle celui des Caraches; c'est probablement un des premiers ouvrages du Dominiquin. Les figures sont gracieuses et bien dessinées, mais la touche, surtout dans le paysage, est un peu lourde; le ciel lumineux, mais un peu cru: les lointains ne sont pas assez vaporeux.

Peint sur toile. Hauteur, 1 pied 1 pouce; largeur, 1 pied 6 pouces.



Dominiquin pinx.t Guyot j.e Sc.



Dominiquin pinx.t *Guyot j.e Sc.*

Planche cinquante-neuvième. — Un Paysage ; par Dominique Zampieri *dit* le Dominiquin. *Tableau de la galerie du Musée.*

Quoique les figures de ce tableau représentent un sujet historique, cependant elles ne doivent être considérées que comme accessoires. La composition du paysage est l'objet principal. Le site est d'un grand caractère et d'une noble simplicité. L'artiste y a peint le combat d'Hercule et d'Achéloüs. Œnée, roi de Calydon, père de Déjanire, objet de la querelle des deux rivaux, est accompagné d'un de ses officiers, et semble attendre avec effroi l'issue de cette lutte terrible. Hercule, menacé par Achéloüs qui s'est métamorphosé en taureau, le saisit par une de ses cornes qu'il s'efforce d'arracher. Les bords du fleuve dont Achélaüs est la divinité, sont couverts de troupeaux, et ombragés par des arbres touffus.

Ce tableau, peint sur toile, a 3 pieds 8 pouces de hauteur, et 4 pieds 8 pouces de largeur. Il est, comme tous ceux du Dominiquin, d'un style héroïque ; les arbres, surtout celui du premier plan, manquent de légèreté quant à la forme, et la touche en est pesante. Le vert qui y domine est un peu monotone.

Planche soixantième. — *Vue du Pont Lamentano sur le Teverone, près de Rome; par* Asselyn. *Tableau de la galerie du Musée.*

L'effet de ce paysage, où l'artiste a répandu peu de lumière, même dans le ciel, annonce l'instant qui suit le coucher du soleil. Une rivière que passent à gué des pâtres avec leurs troupeaux, est traversée par un pont dont l'entrée est fortifiée de chaque côté par une porte crenelée. Au dessus du pont à gauche s'élève un rocher couvert d'arbres et de broussailles. On voit, dans le lointain, quelques ruines et de hautes montagnes. Le principal mérite de ce tableau consiste dans la fermeté de l'effet, la vérité du coloris, la transparence des eaux, la touche spirituelle des figures et des animaux.

Peint sur toile. 24 pouces de hauteur, 20 pouces de largeur.

Pl. 60



Asselyn pinx.t — *Guyot j.e Sc.*





Mola pinx^t. Guyot j^e. Sc.

Planche soixante-unième. — Agar dans le désert. Tableau de la galerie du Musée ; par François Mola.

Agar, congédiée par Abraham, s'est arrêtée dans sa fuite pour prendre du repos. Son fils Ismaël, abattu par la soif, est près d'expirer. Dans son désespoir, Agar invoque le ciel. Un Ange lui apparaît et lui montre une fontaine cachée sous des arbres.

Ce petit tableau est un chef-d'œuvre. Il est admirable pour la vigueur et la fraîcheur du coloris, et pour le charme de l'exécution. Peut-être n'est-il sorti rien de plus parfait du pinceau de François Mola. Les figures ne sont point inférieures au paysage.

Peint sur cuivre. Hauteur, 9 pouces ; largeur, 12 pouces.

Planche soixante-deuxième. — Paysage; par Guillaume de Heusch. *Tableau de la galerie du Musée.*

C'est en Italie que se trouvent les meilleures et les plus nombreuses productions de Guillaume de Heusch. Il y était venu fort jeune, et il y fut retenu pour terminer les ouvrages qu'on lui demandait de toutes parts. Il revint enfin à Utrecht, lieu de sa naissance, où il mourut dans un âge très-avancé. Il était élève de Jean Both, et ses tableaux furent souvent aussi estimés et aussi chèrement payés que ceux de son maître dont il avait parfaitement saisi la manière. On présume que le paysage dont on offre ici la gravure représente une vue des bords du Rhin, où l'artiste a pris les sujets d'un très-grand nombre de ses tableaux. Ces vues sont toujours fidèles; Guillaume de Heusch ne faisait rien sans avoir la nature sous les yeux; et c'est à cette excellente méthode qu'il doit le succès prodigieux de ses ouvrages. La couleur en est riche et variée, la touche d'une légèreté et d'une finesse admirables. Le Musée ne possède que ce tableau de ce maître. Il provient de la vente du cabinet de M. Tolozan. Berghem et Lingelback ont peint souvent des figures dans les paysages de Guillaume de Heusch.

Peint sur bois. Hauteur 13 pouces, largeur 16 pouces et demi.



G. Heusch pinx.t

Lameau Sc.

Planche soixante-troisième. — Vue de Venise; par Bernardo Bellotti *dit* Canaletto. *Tableau de la galerie du Musée.*

Il ne faut chercher dans ce tableau ni l'harmonie de la couleur ni les agrémens d'un pinceau léger et moelleux; mais la perspective linéaire y est savamment observée, et les divers édifices dont il offre l'ensemble y sont rendus avec une extrême exactitude. La touche a de la maigreur et de la sécheresse, mais l'effet est vrai et piquant.

Bernardo Belloti surnommé Canaletto, sans doute parce qu'il était élève d'Antonio Canale son oncle, est né à Venise vers l'an 1724, et mort à Varsovie en 1780. Doué d'une prodigieuse facilité, il a produit un très-grand nombre de tableaux du genre de celui-ci : la fidélité en fait le mérite.

Peint sur toile. Hauteur, 1 pied et demi; largeur, 2 pieds et demi.

Planche soixante-quatrième. — Ruines d'Architecture; par Jean Paul Pannini. *Tableau de la galerie du Musée.*

Ces ruines d'architecture d'ordre dorique, accompagnées de fragmens de différens genres, produisent des masses agréables. Le peintre a su animer ce séjour silencieux et mélancolique, en y introduisant des personnages attirés par la curiosité. Il est inutile de répéter ici ce que l'on a dit précédemment au sujet des ouvrages de Pannini. Cet artiste est peu varié dans ses idées, et sa manière est généralement uniforme; cependant on ne peut lui refuser le talent de la disposition, l'élégance des détails et la richesse des teintes. On peut remarquer que sa touche, ordinairement moelleuse, n'est pas exempte de dureté dans ce tableau dont le coloris est peu noir.

Peint sur toile. Hauteur, 3 pieds; largeur, 2 pieds 3 pouces.



Panini pinx.t Lameau Sc.



Pl. 65



Vernet pinx.^t *Guyot j.^e Sc.*

Planche soixante-cinquième. — Une Marine; par Joseph Vernet. *Tableau de la galerie du Musée.*

Ce tableau, peint en Italie, est un des plus beaux de Vernet. L'artiste a choisi le moment où le soleil, à son déclin, caché par un brouillard épais, laisse à peine entrevoir son disque. Cet effet était d'autant plus difficile à saisir qu'il exige une extrême vérité de ton, une touche large et moelleuse, une harmonie parfaite. Plus on regarde le tableau, plus on s'attache à l'illusion qu'il produit. Les figures qui ornent le premier plan sont pleines d'action et savamment dessinées. Toutes les parties sont terminées avec beaucoup de soin.

Peint sur toile. Hauteur, 2 pieds 1 pouce; largeur, 3 pieds.

Planche soixante-sixième. — Un Portrait; par Rembrandt. *Tableau de la galerie du Musée.*

On ne se lasse pas d'admirer les portraits de Rembrandt. La plupart sont heurtés, celui-ci est un des plus soignés qu'il ait faits. Les carnations sont animées et d'une grande finesse, les teintes agréablement fondues. Les accessoires sont sacrifiés à l'effet piquant de la lumière qui semble concentrée sur les traits du visage. Le fond est à la fois aérien et vigoureux. On ignore le nom du modèle de ce portrait peint de grandeur naturelle.

Pl. 66.



Pl. 67.



Delen pinx.t Lepagelet Sc.

Planche soixante-septième. — *Les Joueurs de ballon; par* Thierry Van Delen. *Tableau de la galerie du Musée.*

Thierry Van Delen est né à Heusden, mais on ignore en quelle année. Ce peintre florissait vers 1530. Elève de François Hals, il ne s'attacha point à la manière de son maître, mais il s'appliqua exclusivement à peindre l'architecture dont il avait fait une étude particulière. Ses tableaux sont très-rares en France. Celui-ci est le seul que le Musée possède de ce maître, et ce n'est point assez pour asseoir une opinion sur son talent. Mais on sait que les contemporains de Van Delen et entre autres Corneille de Bie faisaient grand cas de ses ouvrages. Il peignit des églises, des édifices publics, des salons ornés de figures, des festins, des assemblées de jeu, etc. Van Delen mourut, on ignore en quelle année, à Armuiden, en Zélande, où il avait été élevé à la dignité de bourgmestre.

Ce tableau, peint sur bois, a 10 pouces et demi de hauteur sur 17 pouces de largeur. Il représente des Joueurs de ballons s'exerçant dans la cour d'un vaste palais. On voit autour d'eux un petit nombre de spectateurs et quelques personnes qui se promènent.

Ce tableau est riche de composition, et d'une grande vérité pour la perspective. La touche est sèche, le ton froid et peu varié.

Planche soixante-huitième. — Paysage peint à l'acquarelle ; par Pérignon. *Tiré du cabinet de* M. ***.

On pourrait dire que ce paysage et le suivant offrent dans leur genre un exemple du style simple. On n'y trouve ni cette riche variété de plans, ni ces sites majestueux qui distinguent les beaux climats de la Grèce et de l'Italie, ni ces ruines imposantes qui rappellent les époques les plus mémorables de l'histoire. Mais, dans les arts d'imitation, les plus humbles détails empruntés de la nature offrent encore une assez noble tâche à l'émulation du peintre; et le véritable amateur ne dédaigne aucun genre de perfection. En insérant deux acquarelles de Pérignon dans ce Recueil également destiné aux compositions anciennes et aux diverses productions de notre école moderne, on a eu l'intention d'y consigner le nom d'un artiste laborieux, estimé, et dont les ouvrages sont conservés avec soin dans les cabinets et les porte-feuilles des curieux. Pérignon, mort à Paris, il y a quelques années, était membre de l'Académie de peinture. Il a fait un grand nombre de dessins coloriés, et des suites de paysages dans ses voyages en France et en Italie.

Pl. 68.



Pérignon pinx.t *L. Guyot l'aîné Sc.*

Pl. 69



Pérignon pinx.t L. Guyot l'aîné Sc.

Planche soixante-neuvième. — Paysage peint à l'acquarelle ; par Pérignon. *Tiré du cabinet de* M. ***.

Cette composition, qui a de la fraîcheur, est d'une grande simplicité. On voit une chaussée près d'un étang, quelques chaumières bâties sur un terrein marécageux, et des groupes d'arbres dont la cime légère se balance dans les airs. Des bergers et quelques animaux occupent le devant de ce tableau dont les détails sont rendus avec beaucoup de naïveté. C'est le pendant du précédent. L'un et l'autre sont pris des environs de Paris.

Planche soixante-dixième. — Tableau de Ruines; par M. Mérigot. *Tiré du cabinet de* M. ***.

Ce tableau représente des restes d'édifices qu'on présume être les temples du Soleil et de la Lune à Rome. Cette vue est prise dans l'intérieur du couvent de Sainte Françoise romaine; mais ce ne sont en effet que les ruines d'une salle qui faisait partie des Thermes des empereurs, dont la principale pièce a pareillement été faussement appelée le temple de la Paix; ces constructions n'ayant aucune conformité avec celles des temples antiques.

M. Mérigot, auteur de ce tableau, est né à Paris, et est maintenant fixé en Angleterre. Il a parcouru avec fruit l'Italie et la Suisse. On lui doit deux ouvrages estimés, les Voyages d'Ermenonville et de Chantilly.



Mérigot inv.t L. Guyot l'aîné Sc.

Pl. 71.



Bence pinx.t

Guyot j.e Sc.

Planche soixante-onzième. — Vue de Tivoli, près de Rome;
par M. Bence.

Cette planche et celle qui suit, faisant pendant, ont été gravées d'après deux fort beaux dessins de M. Bence. Celle-ci représente la Vue d'une fabrique dans l'intérieur de la ville de Tivoli. On admire à juste titre le site de ce riant paysage et les formes pittoresques de la fabrique qui compose le prèmier plan. La dégradation est bien sentie, les masses de lumières sont largement et fortement indiquées. La touche de l'artiste est vive et spirituelle.

Planche soixante-douzième. — Paysage; par M. Bence.

Celui-ci ne le cède point au précédent sous le rapport de la composition et l'agrément de l'exécution. Le peintre a saisi le point de vue le plus heureux pour offrir à l'œil un aspect agréable et varié, et de riches détails. Il représente la tour Borgia, auprès de laquelle fut tué le connétable de Bourbon, derrière le Vatican.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Pl. 72.



Bence pinx.t Guyot j.e Sc.

TABLE

Des Planches contenues dans le deuxième volume.

Tableaux anciens.

Fin de la Table du deuxième Volume.